



**HAL**  
open science

## Le gallo à la fin du XXème siècle. Mythes, réalités et perspectives.

Francis Manzano

### ► To cite this version:

Francis Manzano. Le gallo à la fin du XXème siècle. Mythes, réalités et perspectives.. Cahiers de sociolinguistique, 1997, Vitalité des parlers de l'Ouest et du Canada francophone à la fin du vingtième siècle., n° 2-3, pp.405-451. hal-02491759

**HAL Id: hal-02491759**

**<https://hal.science/hal-02491759v1>**

Submitted on 29 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

CAHIERS DE SOCIOLINGUISTIQUE N°2-3

**Vitalité  
des  
Parlers  
de  
l'Ouest**

et du Canada francophone

.....  
*Actes du VI colloque international  
de dialectologie et de littérature  
du domaine d'oïl occidental*  
.....

*sous la direction de*  
**Francis Manzano**

PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES

FRANCIS MANZANO  
Université Rennes 2 Haute Bretagne  
Laboratoire "Ethnotextes, variations et pratiques dialectales"  
(C.E.L.L.A.M.)

## LE GALLO A LA FIN DU XXème SIECLE

*Mythes, réalités et perspectives*

### □ INTRODUCTION : considérations historiques et méthodologiques ...

Dans la dialectologie de la fin du XIXème siècle et du début du XXème, le gallo de Haute-Bretagne, quand on le singularisait, était, si l'on peut dire, *naturellement* qualifié de patois<sup>1</sup>, c'est-à-dire de patois gallo-roman ou encore de *patois français* ou de *patois du français*<sup>2</sup>. Peu de gens auraient je pense imaginé à cette époque que l'on pourrait un jour traiter d'une quelconque "autonomie" du gallo, voire qualifier celui-ci de langue. Il paraît même évident que de telles affirmations

---

<sup>1</sup>Sans doute faut-il encore rappeler que cette qualification est, ou du moins se veut non péjorative dans la tradition des études dialectologiques. On vise ainsi à donner la description locale d'un parler régional. *Patois* va donc automatiquement avec commune, village. Il est présent en alternance avec *parler*. D'où des titres répétés comme "Le patois de Louvigné de Bais" (Gilliéron, 1887), *Glossaire du parler de Pléchatel* (Dottin & Langouët, 1901) etc.

<sup>2</sup>Il va de soi que les dénominations de ce type sont bien moins neutres que la précédente, et traduisent la domination écrasante du français sur l'ensemble d'oïl à cette époque. On a ainsi préparé l'affirmation qui revient régulièrement dans les campagnes sous les qualificatifs de *français écorché*, *mauvais français*, appliqués au gallo comme à d'autres parlers régionaux de la moitié nord du pays.

Nous avons déjà abordé collectivement ce type de question dans le n°1 des Cahiers de Sociolinguistique (1996). Voir en particulier F. Manzano, "Sur le statut sociolinguistique du gallo".

eussent paru proprement saugrenues, déplacées, dans le contexte scientifique du moment et des affrontements nationaux qui mobilisaient plutôt les convergences centralisatrices.

Ultérieurement, il est bon de noter des traces palpables de singularisation du gallo, d'abord bien sur chez des dialectologues issus de Haute-Bretagne comme Amand Dagnet au début du siècle<sup>3</sup>. Pour les dialectologues et romanistes, le gallo est pourtant resté longtemps versé aux sein d'entités dialectales de l'ouest plus ou moins neutres.

Tel est par exemple le cas dans la **carte 1** (page suivante), celle proposée par Pierre Guiraud dans son "Que Sais-je ?" *Patois et dialectes français*<sup>4</sup>.

On notera que par rapport à la problématique identitaire de la Haute-Bretagne, ce type de carte, par le biais de la typologie, ouvre la Haute-Bretagne sur la Basse-Normandie et sur les régions non bretonnes de la Mayenne et du Maine.

Légèrement décalé dans le temps, un ouvrage de référence comme le *Manuel pratique de philologie romane* de Pierre Bec<sup>5</sup> mentionne explicitement le gallo, mais entre guillemets et sous la forme "gallot" dont nous reparlons un peu plus loin.

Depuis, l'identification précise du gallo semble encore avoir progressé<sup>6</sup>. Ainsi, l'ouvrage récent de Jean-Marie Klinkenberg (*Des langues romanes*, Duculot, 1994) sépare-t-il le gallo de l'angevin d'une part (Mayenne et Sarthe), du normand de l'autre, mais en ajoutant que "le normand méridional est fréquemment associé au gallo", ce qui ramène partiellement à la carte de P. Guiraud et aux observations que j'ai moi-même formulées ces dernières années<sup>7</sup>.

Voir, page suivante, **carte 2**.

<sup>3</sup>Amand Dagnet, dans ses travaux, tout en soulignant la richesse folklorique et culturelle du gallo préfère pourtant l'appellation de *patois*.

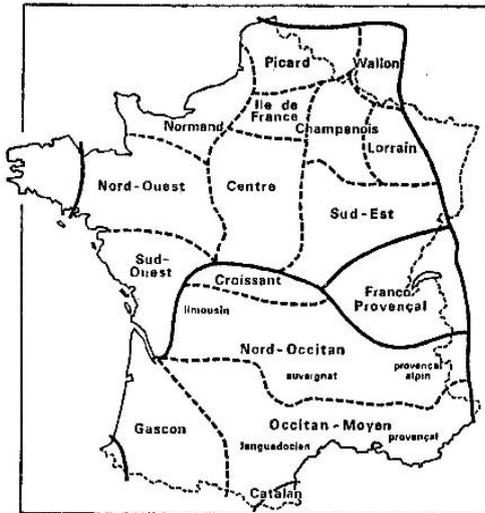
<sup>4</sup>P. Guiraud, *Patois et dialectes français*, "Que sais-je?", PUF, 1968 et suiv.

<sup>5</sup>P. Bec, *Manuel pratique de philologie romane*. 2 vol. Picard, 1970-1971. Voir en particulier son tableau de *Classification des langues romanes*.

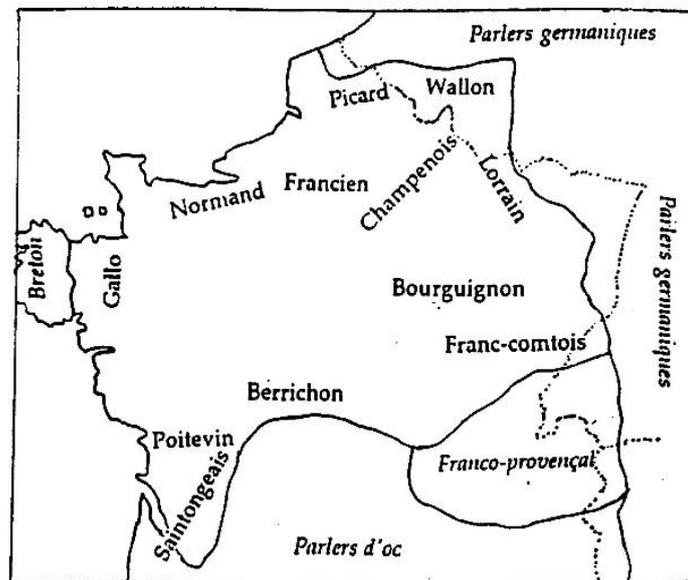
<sup>6</sup>Non sans liens avec la progression de l'affirmation identitaire de la Haute-Bretagne gallèse durant les deux dernières décennies.

<sup>7</sup>Voir en particulier F. Manzano, "De la névrose sociolinguistique et identitaire en zones de Marche : Bretagne, Normandie, Mayenne", revue KLASK, Rennes 2, 1996.

**Carte 1**  
*Principales subdivisions en gallo-roman*  
(P. Guiraud)



**Carte 2**  
*Le domaine d'oïl*  
(J.-M. Klinkenberg)



Chacun peut, à titre personnel, prendre position dans le débat souvent très vif<sup>8</sup> *patois, langues régionales vs. langue (nationale, d'Etat)* qui secoue les régions de France depuis trois à quatre décennies. Mais sans doute le rôle du dialectologue-sociolinguiste doit-il être de maintenir une distance par rapport aux phénomènes qu'il exploite et décrit.

C'est à cette condition que la réflexion peut être utile tout autant à la linguistique générale qu'aux actifs et militants généralement trop rivaux à leurs objectifs pour porter des jugements vraiment sereins.

Dans les pages qui suivent, je n'aurai nullement la prétention de procéder à un bilan complet concernant le gallo de Haute-Bretagne, et cela pour plusieurs raisons, la première étant bien sûr qu'une communication de ce type, dans le cadre de ce type de manifestation, ne permet jamais que de pointer quelques voies.

■ L'une des raisons principales est que nous manquons forcément de recul. Le thème d'une identité propre de la Haute-Bretagne est encore très frais à l'échelle de l'histoire culturelle de l'Ouest, et ce thème prend en fait corps sous nos yeux. A cet égard, un bilan "fermé" risquerait d'enfermer le chercheur dans des logiques sur le champ cohérentes, mais récusables sur la longueur ; De la même manière que, cinquante ou cent ans en arrière, déclarer de bonne fois les patois de Haute-Bretagne condamnés à court-terme eût été une erreur facile à commettre.

■ Les travaux conséquents sur le domaine gallo sont d'autre part, principalement, des travaux de description linguistique, en priorité axés sur les secteurs classiques de la dialectologie : phonétique (dont phonétique historique), lexique, sémantique et technolectes "ruraux"<sup>9</sup>. Ces travaux, pour importants qu'ils soient, donnent inévitablement une vision réductrice du gallo, car ils ne visent effectivement qu'une partie du gallo. C'est bien sûr le problème de toute dialectologie, dressée à

---

<sup>8</sup>Voir ici même la communication de J.-M. Eloy, qui montre bien que des situations apparemment "paisibles" peuvent subitement laisser éclater leur potentiel de tensions accumulées.

<sup>9</sup>Illustrent cette tradition des travaux comme ceux d'Armand Dagnet au début du siècle, que nous retrouverons un peu plus loin. Plus près de nous, il y a bien entendu les volumes de l'Atlas Linguistique de la Bretagne Romane, de l'Anjou et du Maine (*ALBRAM*), élaborés par G. Guillaume et J.-P. Chauveau, les travaux individuels de Jean-Pierre Chauveau (par exemple *Evolutions phonétiques en Gallo*, 1989).

considérer prioritairement la surface de la variation : mots et choses, prononciations. Que cette manière de procéder soit naturelle, voire souvent inévitable, ne doit pas empêcher l'auto-critique de se mettre en place. J'en veux pour preuve les témoignages récurrents de Jean Séguy dans les années 70, en pleine dynamique du Nouvel Atlas Linguistique de la France (*NALF*) et au sortir de son monumental Atlas Linguistique et ethnographique de la Gascogne (*ALG*). Jean Séguy observait couramment que le primat du lexique était écrasant dans les Atlas, suggérant indirectement qu'on donnait de la sorte une vision en partie déformée des réalités de la variation.

Pour m'en tenir à la Haute-Bretagne, j'observerai que cette pratique des dialectologues ne peut être totalement neutre, du moins sans conséquence sur la perception et la qualification du gallo. Voici rapidement quelques implications de cette *sélection* ou *spécialisation* dialectologique.

● Elle revient tout d'abord à confiner l'espace de variation du gallo à la superficie de la langue : variation phonétique et variation lexicale. Si l'on s'interroge peu sur la problématique morphologique et surtout syntaxique, c'est soit que l'on considère qu'il y a peu de variation à constater dans ce secteur, soit que l'on part de l'idée que le gallo n'est pas original sur ce plan : ses structures fondamentales sont (ou seraient) celles du français, ou de la langue d'oïl (si l'on veut éviter de penser au français, national et grammaticalisé). Il y a, derrière ce raisonnement, l'idée constante que le gallo n'est pas, ne peut être (et ne sera jamais ?) une langue à part entière, n'est à proprement parler qu'un cas particulier (i.e. phonétique et lexical) de la langue d'oïl, voire du français.

A l'intérieur même de la réduction phonétique et lexicale se logent deux réductions supplémentaires.

●● Le gallo est d'abord conçu comme un faisceau de traits typologiques qui le font reconnaître : par exemple, on prononce [è] les finales d'infinitif du premier groupe (type fr. *marcher* = gallo /mar'sè/), les diphtongues (et les triptongues) sont nombreuses, et celles qu'on observe ici (par exemple /ey/, /oy/, /aw/<sup>10</sup>) ont été perdues de longue date par le français. Et ainsi de suite... On retrouve là le principe d'observation de la variation linguistique dans la Romania par le biais des tables de traits typologiques. Mais il faut souligner que la plupart

---

<sup>10</sup>Voir *Cahier de sociolinguistique*, n°1, liste de mots à la page 44.

de ces traits, pour ne pas dire tous, sont des traits *stigmatisés*<sup>11</sup>. Car il faut bien dire qu'on a le plus grand mal à proposer un trait *eu-gallo* qui n'attirerait pas la curiosité amusée -et plutôt la moquerie- de la bonne conscience linguistique française.

●●Cet enfermement du gallo est indissociable de l'histoire même de la diglossie en territoire français. A cet égard, tout se passe comme si la Haute-Bretagne (parmi d'autres régions de l'Ouest français) avait conservé bon nombre de traits typologiques assez rapidement évacués du français langue littéraire, administrative et nationale, essentiellement aux XVIIème et XVIIIème siècles.

De ce point de vue, le gallo fait partie d'un ensemble que je qualifie volontiers de *magasin dialectal*, parce qu'on y trouve, toujours activés à notre époque, des traits raillés à partir du XVIème et surtout du XVIIème siècle. Ces traits caractériseraient dès cette époque les parlers *para-français* (de l'ouest entre autres), parlers de paysans arrivant à Paris avec leurs hardes, leurs sabots et leurs mauvaises manières de parler<sup>12</sup>. On voit bien s'établir ainsi une relation dialectique de complémentarité entre le français classique alors en constitution et les parlers provinciaux de langue d'oïl. Le premier s'engageant toujours plus dans une spirale de purification, d'allègement et de tri. A l'inverse tout ce que rejetteront désormais les élites linguistiques et parisiennes se conservera généralement longtemps dans les provinces, notamment en Haute-Bretagne.

En somme apparaît ici une forte corrélation entre les fonctionnements linguistiques d'une part, les représentations et les clivages sociaux de l'autre. Il faut préciser que les traits perdus par le français central non seulement *peuvent* être conservés par les "patois", mais plus encore, *doivent* être conservés. C'est une véritable exigence interne de la logique culturelle et linguistique française qui rejait sur l'ensemble de la pyramide, car ainsi sont préservées pour longtemps les distinctions sociales et chacun reste à sa place : aux paysans les patois

---

<sup>11</sup>Non seulement ces traits sont rejetés par le français central, ils sont aussi (quand le locuteur le peut) camouflés par les locuteurs de Haute-Bretagne. La plupart des enquêtes le montrent en effet, il n'y a pas de pratique gallésante vraiment franche et heureuse à l'heure actuelle, exception faite chez tous ceux qui, à un titre ou un autre, peuvent être qualifiés de *militants*. Dans l'état actuel du paysage linguistique français, le gallo reste un idiome en même temps naturel, fonctionnel, et principalement caché.

<sup>12</sup>La Bretagne est en première ligne dès lors qu'elle approvisionne la capitale, par exemple en personnel de maison et de service.

dont on pourra rire d'autant mieux qu'on s'en jugera distant, aux élites la vraie langue, le français.

Si j'insiste ici sur ce thème du magasin dialectal, c'est bien entendu parce que s'y trouvent les linéaments de la situation actuelle, fondamentaux pour le sujet que nous traitons. On comprend mieux ainsi pourquoi les traits constitutifs du gallo<sup>13</sup> apparaissent relativement stables dans le temps. J'évoquais il y a deux ans une forme de "recul en trompe-l'oeil". J'ajouterais volontiers aujourd'hui que le gallo a finalement bien résisté à trois siècles de francisation et qu'il résistera certainement longtemps encore, mais en s'adaptant.

Mais s'il peut le faire c'est sans doute parce que le processus de francisation s'inscrit dans la répartition des rôles sur laquelle j'ai insisté. Par principe le français n'intervient qu'au minimum dans le domaine réservé de la campagne, ou sous des formes très relâchées.

Il n'en reste pas moins que l'on voit monter au sein de la mouvance gallèse, et depuis plusieurs années, des ambitions toutes autres que celle de la simple survie.

Pour analyser cette situation, je donnerai faveur au bilan "ouvert", c'est-à-dire à une réflexion qui montre des lignes d'évolution tantôt convergentes, tantôt excentrées ou conflictuelles, du paysage sociolinguistique de la Haute-Bretagne ou Bretagne romane.

---

<sup>13</sup>Et d'autres parlers d'oïl sans doute.

## □ REPRESENTATIONS ET MYTHES

On appellera *représentation* la faculté qu'ont les sociétés humaines de se voir de l'extérieur, de s'auto-observer et surtout de se projeter, de se mettre en scène. On verra que la Haute Bretagne, globalement à la recherche d'un statut sociolinguistique et identitaire stable, acceptable, tend aussi à fonder son identité sur des mythes.

■ Dans cette perspective, il faut être attentif aux jugements que portent sur la (les) langue(s)<sup>14</sup> les locuteurs de la langue. Des observations comme le fait qu'ils la parlent plus ou moins fréquemment, avec des réserves, dans des circonstances particulières, qu'ils approuvent ou non les mouvements de réhabilitation etc. sont d'une considération absolument indispensable si l'on veut déboucher sur une synthèse à peu près objective.

Voilà pourquoi notre groupe de recherche, pour une part importante de ses activités, vise à la constitution de dossiers systématiques sur les *jugements*<sup>15</sup>. Pour la simple raison qu'en un tel domaine le chercheur risque toujours de confondre son propre point de vue et celui des informateurs. L'accumulation de renseignements convergents obtenus par des enquêteurs différents travaillant indépendamment les uns des autres sur des lieux différents et à des moments différents, nous donne en revanche une idée fiable des *vécus langagiers* sur le terrain. On est alors à peu près assuré des opinions moyennes les plus répandues relativement au gallo.

Sur ce sujet, je me permets de renvoyer à ma contribution du n°1 des *Cahiers de Sociolinguistique*<sup>16</sup> et ici-même à celle de Philippe Blanchet, qui poursuit depuis 1994 ses investigations dans le Pays de Retz. Pour résumer en quelques mots ce bilan, on peut dire que le gallo est très vivant sur le terrain dans les années 90, dans le bocage surtout, mais fragmenté et perçu fondamentalement comme un idiome local,

<sup>14</sup>Bien entendu il ne peut y avoir de jugements "isolés" sur le gallo, car dans les conditions définies d'étroite solidarité mécanique du français, du gallo et du breton, il n'est pas nécessaire de pousser les informateurs pour qu'ils abordent automatiquement les rapports et répartitions entre ces trois systèmes.

<sup>15</sup>Plusieurs centaines d'enquêtes de cette nature ont été réalisées depuis cinq ans, portant principalement sur la Haute-Bretagne (parfois sur la Basse-Bretagne), sous la direction de l'un des enseignants-chercheurs du laboratoire.

<sup>16</sup>F. Manzano, "Sur le statut sociolinguistique du gallo : une identité en question", 1996.

strictement oral et à fonction rurale, ce qui cadre très bien avec l'espace confiné que la mécanique socolinguistique ancienne de notre pays lui a réservé. Dans l'ensemble, les locuteurs actuels du gallo ont une représentation en même temps positive et négative du gallo. Positive quand ils le font correspondre à des modes de vie ruraux paisibles et conviviaux, un peu surannés. Négative quand ils l'assimilent à une entrave historique et sociale, en faisant alors un facteur de sous-développement, particulièrement à l'école et compte-tenu des générations à venir<sup>17</sup>. La représentation est également majoritairement négative dès qu'on aborde des questions relatives à l'écriture ou à l'enseignement du gallo. Bien entendu, des sujets ayant appris et transmis le gallo dans le cadre de la mécanique diglossique française peuvent difficilement faire autrement. C'est ce que l'on a rappelé plus haut : pour la majorité, seul doit s'écrire et s'enseigner le français ; ce qui veut dire qu'aux yeux du galloisant moyen, les militants de l'écriture et de l'enseignement du gallo franchissent une ligne de démarcation jusqu'à présent bien respectée.

C'est ce qui m'amène à considérer maintenant les positions des élites de Haute Bretagne.

■ On peut dire qu'à un niveau supérieur, les élites réexpérimentent les difficultés identitaires et sociolinguistiques de l'ensemble de la région. Leur logique est donc, nécessairement, de démonter les difficultés et les obstacles, voire de les contourner ou de les évacuer, quitte à proposer de nouvelles constructions, ce qui peut déboucher sur des mythes.

Il est nécessaire de rappeler succinctement la nature de ces *paradoxes identitaires* de la Haute-Bretagne auxquels je me suis intéressé ces dernières années, des paradoxes dont les élites voudraient naturellement éloigner le gallo.

● C'est tout d'abord la relation conflictuelle avec le français. Tant que le gallo n'est que du mauvais français, n'est pas une langue au même titre que le français, ou n'est pas une langue *autre* que le français, son statut est plus que fragile. Il faut alors dire et si possible

---

<sup>17</sup>C'est là une attitude fréquente déjà signalée. Chacun dans sa classe d'âge serait finalement plutôt tolérant (même si dubitatif) pour le gallo en ce qui le concerne. En revanche l'attitude est plus souvent crispée quand on considère les modes d'adresse aux plus jeunes, par exemple aux petits-enfants. Majoritairement, les sujets expriment alors l'idée que c'est une faute de parler en gallo, car on limite ainsi les chances de promotion intellectuelle et sociale des enfants.

prouver que le gallo n'est pas un mauvais français, voire qu'il mérite l'appellation de langue comme le français, voire encore qu'il est une langue typologiquement différente du français. On va voir que les solutions trouvées sont diverses.

●C'est ensuite la relation avec le breton. Une relation délicate et ambiguë. Pour différentes raisons dont voici les plus importantes.

Le breton est une vraie langue, qui n'a rien à prouver, contrairement au gallo<sup>18</sup>. Non que le breton soit à l'abri du français bien sûr, lui-même ayant expérimenté négativement la domination française. Mais il reste typologiquement étranger au français, encore qu'ayant subi une forte influence lexicale sur le terrain<sup>19</sup> du fait d'un très long contact. Dans ces conditions, et dans une logique de la résistance historique de l'Ouest breton à l'acculturation française, le breton est légitimé par sa non-romanité. Du même coup, l'espace symbolique du gallo est très réduit, coincé qu'il est entre sa "francité" mal vécue et l'authenticité bretonne qui tend à le minimiser voire à le rejeter. Ajoutons que pour nombre de bretonnants, bien qu'il y ait ces derniers temps pacification, le gallo reste profondément suspect dès lors qu'il constitue de fait le front avancé de la Romania, particulièrement de la Romania française. Sur ce point, comme l'observait Emile Ernault, le terme *gallo* (= gallo) correspond au moins au départ à une désignation péjorative des gens de la Haute-Bretagne par ceux de la Basse-Bretagne et dans la langue de ces derniers, le breton (*gall* = "français, gaulois" + suffixe dépréciatif *-ot*)<sup>20</sup>.

De cette relation plutôt négative avec le breton se déduit une *culpabilité* potentielle mais pesante de la Haute-Bretagne dans le cadre de l'unité régionale bretonne.

●C'est enfin la relation avec les groupes romans proches mais non localisés en Bretagne. La Haute-Bretagne est en contact direct avec différents parlers d'oïl évoqués plus haut : ceux de Basse-Normandie,

---

<sup>18</sup>Voir cette formule de Paul Sébillot, formule qui lui est parfois reprochée par des militants actuels : "Les paysans de la Haute-Bretagne parlent un langage qui leur est propre : le patois gallo. N'étant qu'un patois, il est loin de valoir le breton et le français qui sont des langues, mais il est cependant plein d'originalité et d'expression" (1904, rappelé par Claude Capelle, *ouv. cité*).

<sup>19</sup>Voir F. Manzano, "Sur le statut...", p. 44.

<sup>20</sup>Etymologie rappelée par Claude Capelle, *Le gallo et les langues celtiques*, 1988, p.29.

de Mayenne, de Loire-Atlantique<sup>21</sup>. Cette fois, le paradoxe s'inverse, et il est particulièrement net dans la partie nord de la Marche : comment assurer ou équilibrer sa bretonnité quand on parle et quand on se comporte à peu de choses près comme les voisins non bretons, et que l'on a bien conscience que cette difficulté vient s'ajouter à la culpabilité précédente. La voie est étroite et les solutions consistent, comme je l'ai indiqué il y a peu<sup>22</sup>, à recréer l'écart linguistique et identitaire en exaspérant les différences.

■ C'est en tenant compte de ces paradoxes constitutifs d'une forme de névrose collective que j'examinerai à présent quelques cartes et documents. Il s'agit ainsi de voir comment, et à travers quelles logiques ou contradictions, s'élabore un retour problématique à une identité collective de Haute-Bretagne.



---

<sup>21</sup> Ainsi que je l'ai souligné ("Sur le statut...", p. 37), et comme le confirment les études locales de Ph. Blanchet (voir ici-même), ce secteur, historiquement breton, manifeste une tendance au détachement de la Bretagne, qui sans être générale, est une source de préoccupation pour les militants de l'unité bretonne.

<sup>22</sup> Voir F. Manzano, "De la névrose...", 1996.

● Carte 3

Les langues des peuples de France<sup>23</sup>

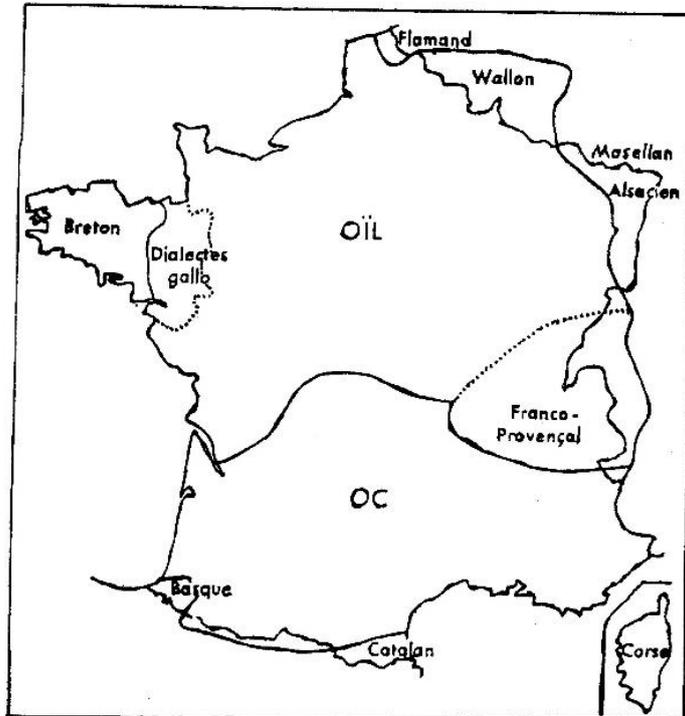
C'est une carte militante typique, qui met à part le gallo dans la langue d'oïl, mais sans évacuer l'appellation "dialecte". On notera le fait qu'elle fait correspondre exactement le gallo et les frontières administratives de la Bretagne. Noter également l'incertitude de classement du franco-provençal<sup>24</sup>, ce qui amène la carte à mettre sur le même plan gallo et franco-provençal. Noter enfin qu'elle confirme l'existence de deux langues en Bretagne avec, erreur ou volonté, une ligne de partage bien plus à l'est qu'elle ne l'est en réalité. A y regarder plus en détail, cette ligne est à peu de choses près la ligne d'extension maximale présumée du breton au IX<sup>ème</sup> siècle (voir **carte 4**).

Que dire finalement d'une telle carte ? Qu'elle n'offre pas de garanties scientifiques ? Sans doute. Je crois plus utile d'insister sur le fait qu'elle fait entrer de manière très frappante le point de vue militant dans la mise en scène des parlers régionaux. On pourra dire avec de bonnes raisons qu'il s'agit d'une manipulation, mais si l'on admet que des cartes de ce type ont eu un impact fort dans les années 70, il faut sans doute apprendre à réintégrer le discours et les pratiques militantes dans l'étude du paysage linguistique dont dialectologues et sociolinguistes font leur métier. A cet égard, le militantisme régionaliste se présente comme un moteur. Les locuteurs sur le terrain en sont peu conscients, mais il apparaît que leurs points de vue sont lentement transformés par des propos ou attitudes de militants qui paraissent au départ plutôt les agacer ou les heurter.

Concernant le texte d'accompagnement, il paraît suffisamment explicite pour ne pas appeler de commentaires supplémentaires. Mais compte-tenu de la relation particulière entre breton et gallo, il paraît important de souligner une sorte de mise en avant des grandes langues régionales renaissantes : catalan, basque etc. De telle sorte que les parlers régionaux de la langue d'oïl, particulièrement mal lotis (cf. "*La situation est bien pire encore...*") bénéficient d'une aspiration par cet ensemble, plus particulièrement par le breton dans le cas qui nous occupe.

<sup>23</sup>Carte extraite du *Dossier de presse sur le Gallo et la culture gallèse*, Le Lian des gazettes, 1979 (Les amis du parler gallo).

<sup>24</sup>Ou encore *francoprovençal*. Généralement considéré comme une langue romane à part entière, détachée progressivement du gallo-roman septentrional. Voir p. 343.



Cette carte, vous ne l'avez probablement jamais vue. Même dans des atlas détaillés sur la France. « En France, on parle le français » : c'est la seule vérité des manuels et des atlas. La France « une et indivisible » ne peut reconnaître les langues qui la composent. Et aucune enquête sérieuse n'a jamais été menée par l'État sur les langues des peuples de France.

Derrière l'unité de façade du français, il y a multiplicité des langues. Des siècles de centralisme ont tout fait pour les écraser et, pourtant, elles sont toujours vivantes. Vivantes et renaissantes !

Vivantes et multiples. La langue d'Oc et le catalan sont comme la langue d'Oïl, qui a donné le français, des langues d'origine romane. Parlers gallo, normand, picard, etc. sont les parents pauvres de l'ancienne langue d'Oïl : ils ne sont pas, comme on l'a souvent dit, du « français déformé ». « Parler gallo », par exemple, ce n'est pas parler mal le français !

D'autres langues de France tirent leur origine d'une source différente : le breton est une langue celtique ; l'alsacien ou le flamand sont d'origine germanique ; quant au basque, son origine est encore

en partie inconnue... Toutes sont cependant en butte aux mêmes vexations et au même mépris. Et cela est pourtant contraire aux plus élémentaires droits de l'homme !

« Il importe de reconnaître aux membres des minorités nationales le droit d'exercer des activités éducatives qui leur soient propres, y compris la gestion d'écoles et, selon la politique de chaque État en matière d'éducation, l'emploi ou l'enseignement de leur propre langue ».

La France, pays réputé démocratique, est loin d'être à l'avant-garde en matière de promotion des langues minoritaires. Les principes qui viennent d'être cités, extraits de la Convention internationale contre la discrimination dans le domaine de l'enseignement, semblent devoir encore longtemps être considérés comme lettres mortes.

Tout a été fait au contraire pour décerveler les Bretons comme les Basques, les Corses, les Occitans, les Catalans, les Alsaciens ou les Flamands ! La situation est bien pire encore pour tous les parlers régionaux qui ne sont pas considérés comme des langues !

● Carte 4

**Le déplacement de la frontière linguistique breton-gallo<sup>25</sup>**

Contrairement à la carte précédente, c'est une carte à la fois plus fiable et plus classique.

On soulignera que la limite orientale extrême présumée du breton (IXème siècle), est calquée principalement sur la diffusion d'une toponymie eu-bretonne à peu près continue et indiscutable<sup>26</sup>. Par exemple, on admet que le nom de Dol-de-Bretagne, ici reporté, vient du breton *dol* "méandre, courbure".

D'après les dispositions intermédiaires de la frontière, on déduit que différentes "tranches" de la Haute-Bretagne actuelle sont passées au roman après une phase locale plus ou moins longue de bilinguisme ou diglossie (zones hachurées). D'où cette idée assez courante que le gallo serait un roman de Haute-Bretagne à substrat breton. Une vision que l'on retrouve chez des linguistes<sup>27</sup> comme chez des militants, mais une vision qui n'est qu'en partie acceptable.

L'un des problèmes est que la zone d'extension actuelle du gallo ne cadre qu'en partie avec l'aire où le breton était parlé autrefois. Manifestement, un vaste secteur où le breton n'a jamais été parlé s'exprime en gallo, et dans un gallo qui ne s'avère pas radicalement différents du gallo parlé à l'approche du breton.

La disposition de la frontière en 1886 est tirée d'une enquête de Paul Sébillot<sup>28</sup>, auteur par ailleurs de nombreux travaux sur la langue et la littérature orales de Haute-Bretagne<sup>29</sup>. Il est à remarquer que la frontière a somme toute peu bougé depuis le XIXème siècle, voire même depuis la fin du Moyen Age. On verra ci-après que cette forme de relative "immobilité" n'est pas sans conséquences sur les représentations et la maturation identitaire dans ce secteur de transition.

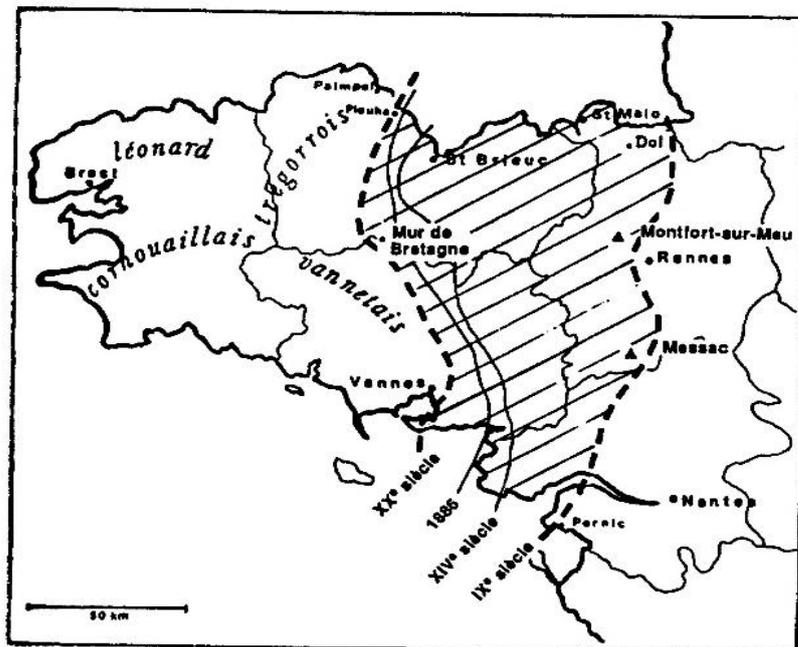
<sup>25</sup> Carte proposée par Henriette Walter, *L'aventure des langues en occident*, Paris, Laffont, 1994, p. 95, sous le titre : *Les trois "Bretagnes"*.

<sup>26</sup> Au delà de cette ligne, des toponymes paraissent s'expliquer par le breton, mais ils sont le plus souvent isolés et problématiques.

<sup>27</sup> C'est par exemple le cas de J.-M. Klinkenberg, ouvrage cité, qui présente le gallo (p. 235) comme "formé dans les zones romanes autrefois regagnées sur le breton (qui, du coup, en est le substrat)".

<sup>28</sup> P. Sébillot, "La langue bretonne, limites et statistiques", *Revue d'Ethnographie*, janvier 1886.

<sup>29</sup> Il fut l'auteur, notamment, d'une *Littérature orale de la Haute-Bretagne* (1881), et d'un "Essai sur le patois gallot" (*Revue de linguistique et de philologie comparée*, 1879).



●Cartes 5 et 6

**Types toponymiques bretons en Haute-Bretagne**

Cartes tirées des travaux de Bernard Tanguy<sup>30</sup>.

Ces cartes révèlent une préoccupation ancienne, celle de la détermination d'une zone souvent dite "intermédiaire" ou "mixte" entre d'une part la Bretagne eu-bretonnante (à gauche) et le secteur extrême-oriental de la Haute-Bretagne (à droite) qui serait, à l'opposé, eu-roman ou strictement roman.

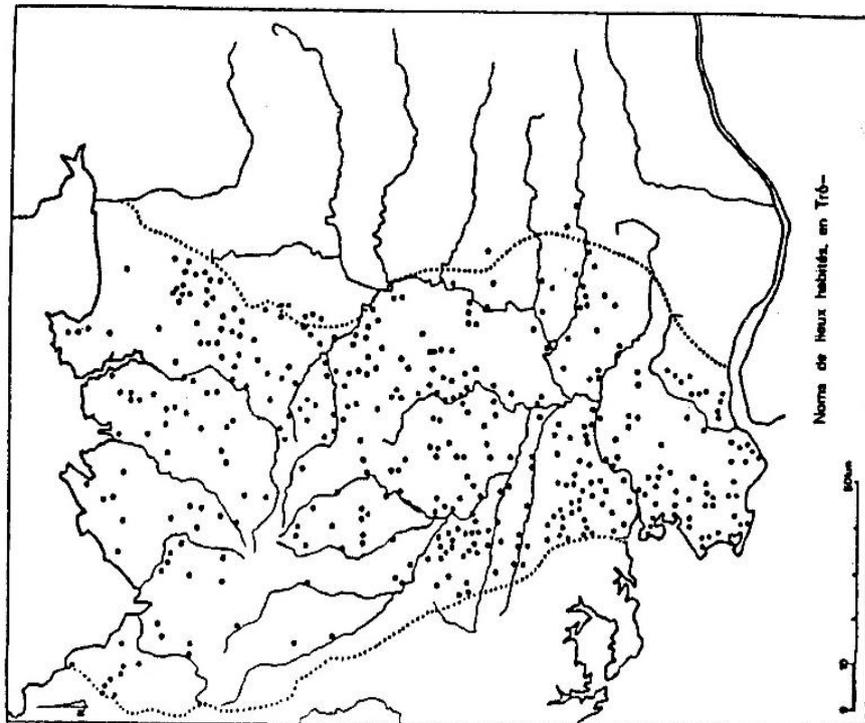
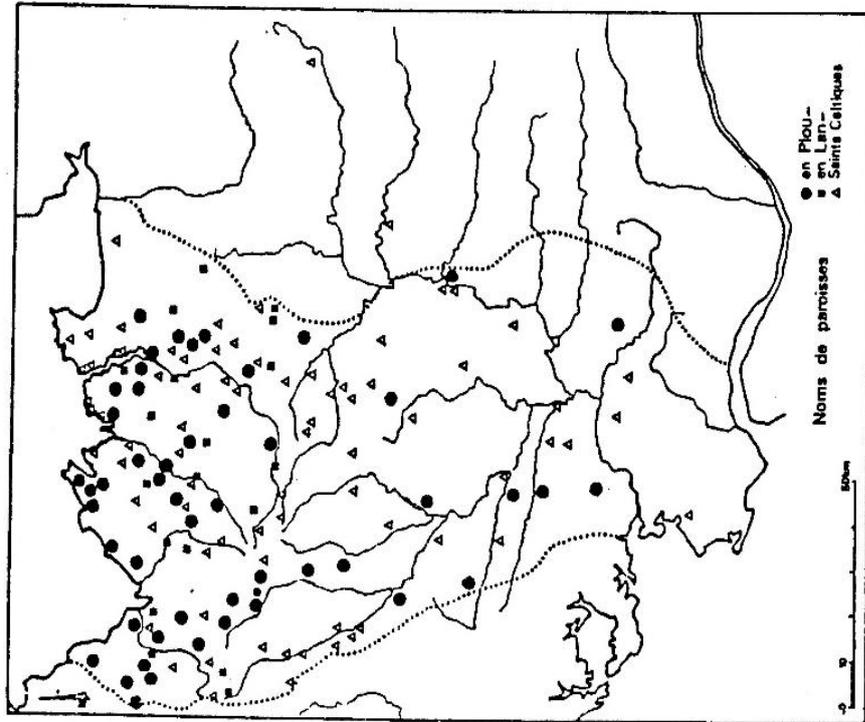
Il faut bien distinguer, face à ce type de documents, ce qui relève de la stricte véracité scientifique, et ce qui relève plutôt de la représentation et de la problématique identitaire, en amont ou en aval des cartes.

A cet égard, repérer des distributions toponymiques celtiques-bretonnes en zone actuellement romane relève dans un premier temps de la stricte opération scientifique : les versions locales des types toponymiques en *plou-*, *tré-* etc. sont effectivement très fréquentes, en particulier en Ille-et-Vilaine. L'un des problèmes, c'est qu'elles paraissent donner, de manière illusoire, cette unité typologique et linguistique que la Bretagne n'a pas. On peut passer très vite et très facilement du plan scientifique au plan de la représentation et de la mythologie. Ainsi, les non-bretons qui abordent cette Bretagne intermédiaire (pour des vacances par exemple) sont fortement piégés par ce mirage toponymique qui paraît les situer dans une bretonnité indiscutable, et après quelques temps, sont généralement surpris d'apprendre que le breton n'est pas parlé là où ils séjournent.

Pour les natifs, et surtout à mesure qu'on se déplace vers l'ouest de cette zone "mixte", les difficultés identitaires sont naturellement plus accentuées. Des études en cours commencent à éclairer les paradoxes spécifiques de zones devenues romanes depuis un siècle environ, parfois moins. Car il faut bien dire que dans ces circonstances c'est l'être social global qui paraît fracturé ou en voie de dislocation. Par exemple du fait qu'on hérite de systèmes microtoponymiques fortement ou majoritairement marqués par le breton mais auxquels l'informateur local moyen ne comprend plus rien ou plus grand-chose<sup>31</sup>.

<sup>30</sup>B. Tanguy, "La limite linguistique dans la péninsule armoricaine à l'époque de l'émigration bretonne (IVème-Vème siècle) d'après les données toponymiques", *Annales de Bretagne*, 1980.

<sup>31</sup>Travaux de Maîtrise, puis de DEA (en cours), sous ma direction, de Lénéaig Martin sur le système microtoponymique de Molac et de ses environs (Morbihan).



Ce sont pourtant des systèmes cadastrés, produits de la mémoire communautaire, avec lesquels il faut vivre et travailler. Situation bien différente de ces régions de l'est où le système toponymique, tant bien que mal, est en accord avec le parler ordinaire du lieu<sup>32</sup>. On aurait tort de minimiser cette distorsion propre à la Marche occidentale de Haute-Bretagne. Car le stock microtoponymique véhicule une masse d'informations cruciales pour la stabilité sociolinguistique et identitaire, culturelle, de la communauté. Dans ce cas précis, le système microtoponymique, au lieu d'enrichir et de stabiliser, donne une image de soi négative au locuteur natif, lequel ne sait plus répondre, car il a *perdu* le breton ; et il peut ainsi juger avoir perdu du même coup son histoire collective et personnelle, son "identité", son authenticité. Ceci peut l'amener soit à porter un regard minimisant sur les données gallèses, soit au contraire à décider d'étouffer l'antérieur, le breton.

Nos programmes de recherche incitent beaucoup les étudiants de Rennes-2 à creuser dans cette voie, en espérant que nous en saurons bientôt un peu plus sur ces mécaniques identitaires des marges. J'ajouterai simplement quelques remarques sur les voies de résorption de ce complexe local. Elles tournent presque toujours autour du thème de la bretonnité.

Une solution massive est celle de la récupération identitaire et linguistique. C'est là que l'on se rapproche le plus d'une aspiration mythique. Car on considère alors que l'on doit, pour récupérer l'identité, retrouver la *langue perdue*, donc le breton. Il semblerait effectivement que cette zone soit particulièrement propice au "*réapprentissage*" du breton, comme elle est par ailleurs très active en ce qui concerne les *festou-noz* et *festou-deiz*<sup>33</sup>, les cours de danses bretonnes traditionnelles, l'émergence de groupes de "rock celtique" etc.

<sup>32</sup>Sans doute faut-il rappeler ici que l'intelligence des systèmes microtoponymiques en zones linguistiquement "sûres" est loin d'être totale, car les systèmes microtoponymiques présentent un contingent important de formes non reconnaissables, non interprétables par les informateurs (cacographies, formes anciennes, formes masquées etc.). Dans mes études sur la toponymie des Pyrénées-Orientales et de l'Aude, des enquêtes systématiques auprès d'informateurs variés en âge montraient que ceux-ci contrôlaient grosso-modo entre 30 et 60 % des données microtoponymiques locales. Dans le cas de la Haute-Bretagne voisine de la frontière, une bonne moitié du stock échappe d'emblée aux locuteurs natifs, sans que ceux-ci résolvent pour autant les difficultés (déjà signalées) inhérentes au stock roman-gallo. Dans son souci d'efficacité, l'enquêteur peut alors arriver à l'expédient consistant à questionner des informateurs bretonnants sur une partie des données de la commune-cible, mais dans une commune proche, côté bretonnant.

<sup>33</sup>Respectivement "fête de nuit" et "fête de jour".

● Carte 7

**Isoglosses "bretonnes" ou "celtiques" en domaine gallo<sup>34</sup>**

C'est, si l'on peut dire, une version scientifique de la réappropriation identitaire ; qui se fonde sur le repérage de mots d'origine celtique (réelle ou supposée) :

● soit bretonne comme *1-pobran* "bouton d'or", *2-berlu* "digitale", *3-héjeuse* "secoueuse [de paille]", *4-trinchon* "oseille sauvage", *5-gapa* "balle [du blé]"<sup>35</sup>,

● soit gauloise comme *bran* "son".

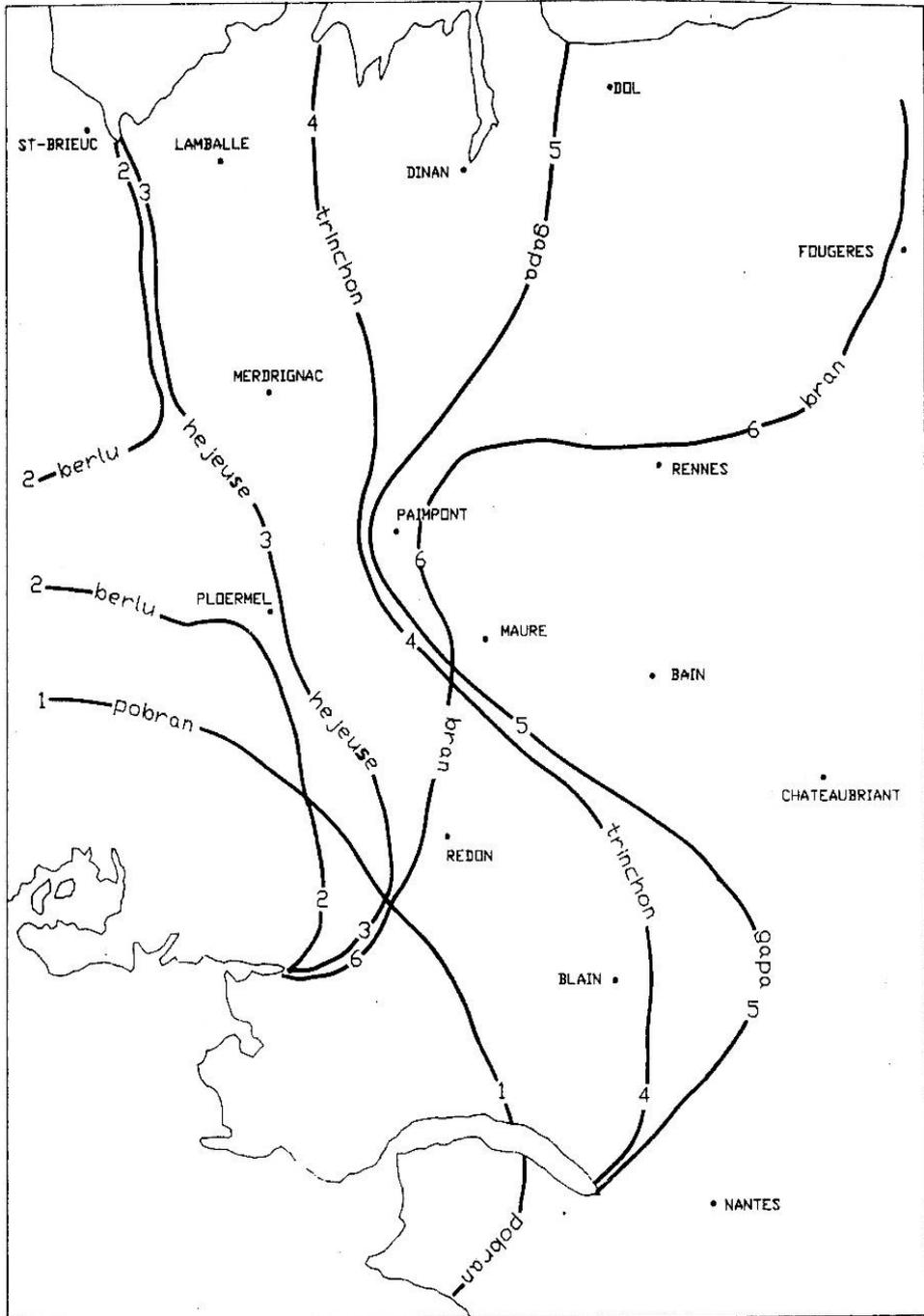
Les types de la première série peuvent être rattachés à des formes de l'ouest, ou en être du moins rapprochés (breton, gallois, cornique etc.). Si on les retrouve en Basse-Bretagne, on ne les retrouve semble-t-il pas en Haute-Bretagne orientale ou dans d'autres parlars d'oïl. Il faut par ailleurs préciser que leur nombre est logiquement variable suivant la zone de repérage : peu de choses sur le littoral de la Manche, un peu plus vers l'ouest, plusieurs dizaines au contact du Morbihan, de l'Ille-et-Vilaine et de la Loire-Atlantique ; cette inégalité de fréquence étant à mettre en principe en corrélation avec le recul historique -désordonné- du breton d'une part, la ruralité-ouverture relative des zones passées au gallo de l'autre<sup>36</sup>.

Enfin, la disposition de ces isoglosses s'inscrit dans le moule général de la résistance de l'ouest breton aux pressions (romanes) orientales. On retire immédiatement l'impression qu'il suffit de sortir des zones d'attraction des métropoles régionales (Rennes, Nantes) pour s'engager dans une Bretagne profonde en quelque sorte étagée, graduée d'est en ouest. Cette Haute-Bretagne rurale du ponant est aussi celle où la frontière avec le Breton s'est immobilisée le plus longtemps (cf. **carte 4**).

<sup>34</sup>Cartes tirées de Claude Capelle, ouv. cité, p.77.

<sup>35</sup>Ces formations font donc partie du gallo "occidental" et sont en particulier recensées par l'ALBRAM.

<sup>36</sup>On notera à ce sujet les zones sémantiques principales du reliquat breton-celtique : noms de plantes, d'animaux, de pratiques agraires, ce qui inscrit ces rémanences lexicales dans une relation conflictuelle *ville vs. campagne*, mais aussi *armor vs. argoat*.



■ **Bilan : le gallo dans l'état**

Les documents qui précèdent révèlent au fond un principe récuratif de fracture de la Haute-Bretagne. A peu près n'importe où, l'individu parlant natif du lieu n'est jamais situé que sur un axe relatif. Sans doute ce principe de fonctionnement se retrouve-t-il au sein d'autres paysages linguistiques. Du moins place-t-il ici les locuteurs dans une situation très épineuse car l'histoire linguistique met alors potentiellement chacun et sa communauté en position d'être en même temps *mieux* et *pire* que d'autres individus ou communautés. Ce mieux et ce pire n'ont pas de signification en soi et ne se conçoivent que par rapport à la manière de se régler sur un ensemble de trois axes concomitants de projection et de représentation identitaire-sociolinguistique : axe ou *pôle breton*, *pôle gallo*, *pôle français*, tout mouvement vers l'un des pôles ayant une répercussion par le biais de formes de névrose engendrées sur les deux autres axes. Pour cette raison, le gallo, langue ou ensemble des parlers romans de Bretagne, est constamment en porte-à-faux, pâtissant d'une position très inconfortable tant par rapport au breton qu'au français. On voit bien en particulier qu'il court toujours le risque d'éclater en tranches, en secteurs plus ou moins "légitimes", sans compter cette chronique difficulté à s'auto-admettre.

● Tantôt, aspiré par le breton, le gallo s'étalonne par rapport au premier en tendant à produire ses rejets et son *pire* vers l'est, et en se positionnant vers l'ouest. Voilà pourquoi se développent sous nos yeux des stratégies multiples de jonction ou re-jonction (?) entre breton et gallo (voir plus haut).

● On a peu parlé ici d'une autre aspiration, celle de l'appartenance romane, *i.e.* française<sup>37</sup>, qui tend en ce moment à être minimisée, car les deux décennies qui viennent de s'écouler ont été relativement favorables aux langues dites "régionales", tranchant ainsi avec des périodes antérieures nettement vouées à l'intégration française<sup>38</sup>. Pour autant, cet axe et ce pôle sont toujours activés par les locuteurs, par exemple quand ils rejettent verbalement le gallo avec la *ruralité*, face

<sup>37</sup>Le fait que les locuteurs du gallo disent "librement" qu'ils parlent un patois français montre assez que l'identification romane du gallo se fait principalement, jusqu'à présent, par le biais du français, donc dans le cadre d'une infériorisation du gallo.

<sup>38</sup>Voir ici-même l'Introduction.

négative de l'*authenticité*<sup>39</sup>. De ce point de vue, le français représente la civilisation, la promotion sociale, l'urbanité. L'une des menaces les plus sournoises pour le gallo est que les locuteurs tendent de plus en plus à produire un français régional *gallésé* dans son lexique et certaines prononciations emblématiques, trouvant ainsi une sorte d'intermédiaire souple et acceptable.

● On dira pour conclure qu'il reste, entre ces deux aspirations, la voie étroite de l'affirmation du gallo. La difficulté incompressible est qu'il faut le faire, forcément, au dépens des deux autres pôles.

**Face au breton**, l'insistance sur un substrat breton-celtique variable n'est qu'une stratégie de malaise en vue de définir une identité régionale et culturelle bretonne du gallo. Tout locuteur sait qu'une langue, d'un point de vue synchronique au moins, est une totalité : ou bien on la parle, ou bien on parle celle de l'autre (ici le breton), le moyen-terme n'existe pas. Prouver l'existence d'un stock lexical d'origine bretonne peut rassurer et rapprocher, mais ne saurait en aucun cas combler l'écart fondamental. Quoi qu'on fasse, même en le truffant de mots bretons, le gallo resterait roman jusqu'au bout.

**Face au français**, tout ce qui peut fonder l'originalité du gallo tend à être mis en avant. Tous les arguments ne se valent pas, mais certains reviennent régulièrement, dont on ne voit pas forcément les implications à plus ou moins long-terme. C'est ce que nous examinons dans la section suivante.

---

<sup>39</sup>F. Manzano, "Sur le statut...", pages 32 et suivantes.

## □ LA PROBLEMATIQUE AUTONOMIE DU GALLO

Coincé entre le breton et le français, le grand pari du gallo est d'affirmer une identité autre. Dans cette perspective, il faut bien assumer d'une manière ou d'une autre une identité romane, mais en tentant de réserver une spécificité du gallo, lequel tendrait ainsi à n'être *ni breton ni français* pour chercher sa propre voie.

### ■ La vénérabilité du gallo

L'un de ces arguments est celui que j'ai qualifié de *vénérabilité* du gallo<sup>40</sup>. C'est en vérité un argument à double tranchant car il peut aussi bien servir que desservir.

La typologie du gallo place en effet cette variété de langue d'oïl, quelque part en amont (et à côté) du français. Cet archaïsme du gallo se révèle principalement à l'observation des structures phonétiques et du matériel lexical. Le linguiste n'est pas seul à pouvoir effectuer ce constat. Les locuteurs le font également, en faisant souvent cadrer archaïsme et adaptation, déclarant que le mot est plus "*précis*" en gallo, ou "*ne peut se dire qu'en gallo*" etc<sup>41</sup>. De proche en proche se bâtit un discours sur la légitimité du gallo, d'autant plus délicat que ce discours se positionne par rapport au français langue réputée ici comme ailleurs langue de la *clarté*, de la *précision* etc. Cette défense du gallo adopte généralement deux niveaux, celui de la justification-légitimation populaire (1er niveau) et celui de la justification militante, laquelle s'appuie régulièrement sur des données fournies par la linguistique historique mais échappant au locuteur moyen (2ème niveau). Bien sûr, quand on enquête sur le lexique, ces deux niveaux apparaissent combinés variablement suivant le profil de chaque informateur.

Pour aborder concrètement cette problématique de la vénérabilité, nous partirons d'un extrait de texte publié par Paul Sébillot (*La goule es fées*), lequel a recueilli à son époque différents contes de Haute-Bretagne. Sans doute les traits du gallo ont-ils évolué en un siècle

<sup>40</sup>F. Manzano, "Sur le statut...", p. 34.

<sup>41</sup>D'après différentes enquêtes menées dans le cadre de nos programmes ces dernières années.

environ, mais relativement peu. Nous négligerons donc ces variations éventuelles, d'autant qu'elles demanderaient d'abord à être vérifiées dans la zone de production du texte<sup>42</sup>. Soulignons enfin qu'il s'agit d'un texte écrit et par là passablement francisé. Un exemple parmi d'autres : il y a très peu de chances que l'on ait prononcé *femme* comme en français (ce que pourrait suggérer le texte écrit), car hier comme aujourd'hui on prononce [fôm] ou [fòm] en gallo.

La version originale est dénommée Gallo-1. Dans la version Gallo-2, on met en italique les mots dont l'identification passe principalement par un transcodage, phonétique ou morphologique mais sur lesquels nous ne nous attarderons pas ici<sup>43</sup>. On souligne d'autre part ceux qui peuvent appeler un commentaire-type de vénérabilité-cohérence.

Gallo 1 :

Un saï qu'la mère Milie, qu'était saïge-femme de son état, était assise [.] dans l'coin d'son fouyer, o ouït quequ'run qui cognait à l'hu de son hôté.

O débarrît la porte, et o vit entrer sez ielle eune veille femme qui li dit comme héla de venir do ielle tot cont' Saint-Leunaire, à cette fin d'assister une créature qu'était en ma d'éfant. Milie répondit qu'o voulait ben : o prit ses solées, mint sur son dos eune petite devantière, rapport à la fret ; o cutit son feu et sieuvit la veille qui cheminait devant ielle et marchait par les sentes comme s'il avait été jòu.

Gallo 2 :

Un saï qu'la mère Milie, qu'était saïge-femme de son état, était assise [.] dans l'coin d'son *fouyer*, o ouït quequ'run qui cognait à l'hu de son hôté.

O débarrît la porte, et o vit entrer *sez ielle eune veille* femme qui *li* dit comme *héla* de venir do ielle tot cont' Saint-

<sup>42</sup>En outre, comme nous l'avons souligné plus haut, l'une des caractéristiques du "magasin dialectal" est son immobilité relative par rapport au français.

<sup>43</sup>Par exemple fr. /i/ = gallo /œ/ (cf. *eune*, *Saint-Leunaire*), *o* = pronom sujet 3ème pers. fém., *ielle* = id. complément.

**Leunaire, à cette fin d'assister une créature qu'était en ma d'éfant. Milie répondit qu'*o* voulait *ben* : *o print ses solées, mint* sur son dos *eune* petite devantière, rapport à la *fret* ; *o cutit* son feu et *sieuvit* la *veille* qui cheminait devant *ielle* et marchait par les sentes comme s'il avait été *joù*.**

Français :

**Un soir qu'la mère Milie, qu'était sage-femme de son état, était assise [.] dans l'coin de son foyer, elle entendit quelqu'un qui cognait à la porte de sa maison.**

**Elle ouvrit la porte, et elle vit entrer chez elle une vieille femme qui lui dit comme ça de venir avec elle tout près de Saint-Lunaire, à cette fin d'assister une créature qu'était en mal d'enfant. Milie répondit qu'elle voulait bien : elle prit ses chaussures, mit sur son dos un petit tablier (= fichu ?), rapport au froid ; elle couvrit son feu et suivit la vieille qui cheminait par les sentiers comme s'il avait fait jour.**

En plus de la problématique de la *vénérabilité* ici abordée, ce court texte aura l'avantage de nous replacer dans le thème général de la qualification du gallo en tant que langue. On voit bien qu'une traduction globale n'est pas totalement nécessaire. Pourtant, on bute régulièrement sur des formes grammaticales, des mots, qu'il faut ou adapter ou déduire et traduire, parfois avec difficulté : *sai*, *fouyer*, *o* etc.

Le paradoxe est donc que l'intelligibilité du gallo ne se fait pas rapidement, bien que l'on ait conscience d'évoluer immédiatement dans un schéma macro-syntaxique qui semble le même qu'en français. Ceci donne automatiquement une priorité à la différenciation par le lexique (et la phonétique) :

●soit que les mots ne soient différents du français que par leur structure phonétique : parfois assez éloignés comme *sai* pour *soir*, parfois plus facilement repérables (particulièrement en contexte) comme *fouyer* [fuyë] pour *foyer*, *ma* pour *mal* etc<sup>44</sup>.

---

<sup>44</sup>Ces variations s'expliquent alors par la typologie phonétique dialectale du gallo au sein de la langue d'oïl, typologie généralement conservatrice, archaïque, par

●soit que les mots soient inconnus du français, en totalité (mots propres) ou en partie (emplois divergents, partiellement continués en français, voir ci-après).

Ce faisceau de variation lexicale et sémantique peut temporairement faire barrage à la compréhension du francophone moyen. Il est pourtant assez vite surmonté par un système de transcodage "par équivalence"<sup>45</sup> qui s'effectue d'autant plus facilement que les patrons morpho-syntaxiques fondamentaux sont voisins de ceux du français. La conséquence est que l'apprenant gallésant peut plus facilement concentrer son attention sur les fonctionnements lexicaux. Du même coup la qualification du gallo en tant que *langue* s'avère impossible dans la tradition linguistique, diachronique et dialectologique, le gallo ne variant (parfois considérablement) que par le biais de matériaux au fond *périphériques* : lexicale, sémantique, structures phonétiques.

Voyons à présent quelques uns de ces cas de variation pour les expliciter et montrer comment ils peuvent être versés au dossier de la défense du gallo par le biais de la *vénéralité* et des valeurs voisines de la *légitimité* et de la *cohérence*.

*I-o ouit*, passé-simple de *oir* "entendre", toujours fonctionnel à la fin du XXème siècle<sup>46</sup>. Cas typique de *vénéralité*, puisque le gallo rejoint par ce biais de grandes langues romanes méridionales conservatrices comme l'espagnol, le catalan et l'occitan notamment (esp. cat. *oir* [oir] "entendre, percevoir", oc. *ausir*). L'étymon est le latin *AU'DIRE* auquel s'approvisionne toujours le français par le biais de ses formations savantes : *audition*, *audible* etc. On observe par

---

rapport à celle du français contemporain. Sur ces questions, voir J.-P. Chauveau, *Evolutions phonétiques en gallo*, 1989.

<sup>45</sup>On apprend très vite à convertir les traits et à les additionner. Ainsi convertit-on [é] en /é/ (type [abominé] = *abominer* "détester"), les [ay] issus de /é/ fermé roman en [wa] (type *mai* = fr. *moi*). Même chose (mais en additionnant le fait que le -r final n'est pas prononcé en gallo) pour *sai* [say] qui, par l'intermédiaire d'un \*saïr, renvoie au fr. *soir* [swar]. C'est cette chaîne d'opérations que je qualifie de *transcodage par équivalence*.

<sup>46</sup>Le recensement des formes contemporaines a été entrepris. Voir en particulier Bertrand Obrée, dir. & Bretagne Gallèse, *Motier de galo/Dictionnaire de gallo*, Bretagne Gallèse, 1995.

ailleurs que le français a connu ce verbe comme usuel<sup>47</sup>, mais dans les tranches les plus anciennes de la langue : Ancien et Moyen Français (*ouïr* puis *ouïr*). Remplacé par *entendre* (< lat. *INTENDERE*), le verbe fondamental est quasiment perdu aujourd'hui puisque seules le présentent encore quelques locutions figées ou le technolècte du Droit (type *par ouï dire*, *j'ai ouï dire*, *ouïr les témoins*). C'est là une illustration de la relation entre *français classique*, *français moderne* et *magasin dialectal*. On sait que le recul massif de *ouïr* date du XVIIème siècle. Mais alors que ce type est chassé du système français normatif, il peut subsister chez les voisins d'oïl, dans l'ouest en particulier, et entrer de facto dans une dialectique *archaïque*, *paysan (gallo)* vs. *actuel*, *urbain (français)*<sup>48</sup>. Ce qui était normal en français devient donc tout à coup vieilli, ridicule, dans la bouche de ces provinciaux<sup>49</sup>.

Il va de soi que le phénomène ne peut être vu de la même manière par les gallésants, particulièrement les militants. On peut en effet retourner l'argumentation au profit du gallo. Celui-ci conserverait des souches romanes anciennes, des racines, que le français jetterait par dessus bord, emporté par une frénésie historique de sectarisme, d'épuration, de grammaticalisation et de modernité. Autour de cette forme et des suivantes, on voit donc pourquoi le débat sur la *vénéralité* révèle un enjeu très fort, un des seuls terrains sur lesquels puissent se battre utilement les militants du gallo pour constituer une autonomie-stabilité du gallo.

2-l'hu, même souche que le français *huis* (< lat. *USTIUM*"porte"). Coexiste avec le mot de type français. Schéma évolutif à peu près comparable au précédent. A existé en Ancien

<sup>47</sup>Au sens de verbe banal, c'est-à-dire conjugué. En ce sens, *ouïr* n'est plus aujourd'hui qu'une relique en français.

<sup>48</sup>Je reviendrai ultérieurement sur ces questions, mais avec le magasin dialectal va la logique de mise à part du français depuis le XVIIème, non seulement vis à vis des zones dialectales d'oïl, mais vis à vis des autres langues romanes de France ou d'Europe. Voir en particulier la grande phobie de l'espagnol et de l'italien chez un observateur comme le Père Bouhours. Dans cette dialectique, le français ne cesse de s'auto-épurer, d'accentuer son profil propre dans la Romania.

<sup>49</sup>C'est en ce sens que la *vénéralité* du gallo peut desservir, c'est-à-dire être convertie en *archaïsme* et *ridicule*.

Français. N'existe plus aujourd'hui que dans la série limitée *huis clos*, *huissier*, *huiserie*.

3-son *hôté*. En Ancien Français et jusqu'au XVIIème siècle, l'*hôtel* (< lat. *HOSPITALEM*) désigne bien la demeure particulière, la maison, comme aujourd'hui en gallo, mais aussi en occitan (*ostal*, *ostau*). Le français a produit des réductions successives vers *hôtel* (*particulier*), XVIIIème siècle, et "*hôtellerie*", XIXème. Voici donc une lexie qui paraît à nouveau très archaïque, dialectale et marginale du point de vue français.

4-o *débarrit*, de *débarrer* "ouvrir la porte", est en rapport avec *barrer* "fermer la porte". Cette construction d'antonyme s'inscrit dans une série de productions régionales très concrètes comme *clencher* (< *clenche* < francique \**KLINKA* "pièce principale du loquet") "fermer (une porte) à clé", verbe très courant<sup>50</sup> mais réprimandé à l'école, qui est évidemment plus direct que les mots construits voisins en français (*enclancher*, *déclancher*), d'autant que des déplacements sémantiques se sont ici produits. Il y a une relation de motivation sémantique directe entre *clenche* et *clencher*. Et on peut toujours ajouter que la même logique (perdue par le français) est observable dans le couple gallo *clé* (prononcé [klyë], [kyë]) > *claver* "fermer à clé".

5-do. Issu de *DE+APUD*. On trouve également la version vocalique *o* (< lat. *APUD*), très normale et usuelle en gallo.

Cette même conjonction *o* a existé en Ancien Français, issue du même étymon. Le français l'a remplacée par la forme construite *APUD HOC* qui conduit à *avec*. Notons encore que le lat. *APUD* est toujours directement représenté dans la Romania méridionale, comme en gallo, par exemple dans l'occitan et le catalan *amb* (diverses variantes : *ob*, *ab*, *am*, *an*, etc.).

6-*créature*. Si cette formation renvoie immédiatement au fr. *créature* (< lat. *CREA'TURA*), le signifié n'est pas le même. Comme

<sup>50</sup>Au point que nombre de locuteurs de Haute-Bretagne ont du mal à le voir comme "non français", non correct en français dit standard.

souvent, le français oscille entre l'abstraction (*créature* = être vivant, être humain, type *les créatures de Dieu*) et les péjorations que l'on connaît (*une créature* = qui n'existe que par celui qui l'a créé<sup>51</sup> ; *une créature* = femme de mauvaise vie, depuis le XVIIème siècle<sup>52</sup>).

Le gallo paraît à nouveau fonctionner comme bon nombre de langues romanes conservatrices (espagnol, catalan *criatura*, occitan *creatura*) où le terme est le plus souvent employé soit dans son acception la plus générale d'être animé ou humain, soit encore pour désigner un enfant voire une femme, mais sans péjoration.

*7-devantière* est plus communément la désignation du "tablier". Une type de désignation très motivé (= *devant* < *DE A'BANTE* + *suffixe*), que l'on retrouve à nouveau plus au sud dans des mots comme l'occitan et le catalan *davantat* "tablier".

*8-o cutit*, comme *4-o débarrit*, illustre la subsistance du paradigme unique du parfait en *-i* en gallo, y compris pour les verbes dits du 1er groupe. Ceci constitue évidemment un écart morphologique notable par rapport au français, mais dont on prend rapidement l'habitude, qui est donc assez facilement transcodé.

Dans le cadre de notre réflexion, on notera surtout que l'emploi de ce temps du passé reste fréquent en gallo à la fin du XXème siècle, bien qu'existe aussi le passé-composé. On en arrive à une sorte de "paradoxe" typique du *magasin dialectal* : les paysans de Haute-Bretagne font sur ce point comme la meilleure société du XVIIème siècle, en utilisant un registre qui depuis cette époque s'est en français spécialisé comme temps littéraire et mondain<sup>53</sup>. Vieilli et stigmatisé en français contemporain, le passé-simple, très côté jusqu'en Français Classique, devient en même temps suranné voire comique chez les provinciaux.

---

<sup>51</sup>Sens que comporte également l'espagnol *criatura*, outre celui qui est signalé plus bas.

<sup>52</sup>Nous soulignons à dessein.

<sup>53</sup>Dans une optique voisine, on notera que des formes comme *o print*, *mint* sont tout à fait proches des occurrences courantes en français du XVIème siècle.

*9-sente* (< lat. *'SEMITA*) a existé sous cette forme de mot simple en Ancien Français pour être progressivement remplacé par le dérivé *sentier* (< *\*SEMITARIU*). Notons qu'une langue comme le catalan dispose encore conjointement du simple (*senda*) et de dérivés (*sender*, *sendera*).

### ■ La mise à part du gallo : le "britto-roman"

On a vu plus haut le gallo se chercher quelques fondements de légitimité en direction de la Basse-Bretagne et du breton. Cette recherche butte tôt ou tard sur des obstacles sérieux, rédhibitoires.

Comme je l'ai fait remarquer dès le début, il existe toutefois une tradition (et savante et militante) tendant à faire du breton une sorte de substrat du gallo. C'est là une voie bien creusée par une portion importante des militants du gallo, spécialement à l'époque ou l'affirmation du gallo pointait au sein du mouvement régionaliste et autonomiste breton. On a d'ailleurs fondé à la fin des années 70 un G.E.R.I.B. (Groupe d'Etude et de Recherche sur les Influences réciproques entre la Bretagne orientale et la Bretagne occidentale).

Ce thème général a logiquement débouché ces dernières années sur l'apparition d'un concept nouveau, particulièrement diffusé au sein de l'association *Bretagne gallèse*, celui de *britto-roman*. Quel intérêt présente cette formulation du point de vue militant ?

● Tout d'abord ce concept permet de donner au gallo une position immédiatement visible dans la classification romane, statut dont il ne jouit pas tant qu'il est précédé par la langue d'oïl et le français.

● Le gallo est ainsi appréhendé à un niveau supérieur dans l'arbre de classification des langues romanes, un niveau susceptible de le soustraire à la tutelle du français.

● Avance ainsi l'idée d'une homogénéité-légitimité de langue, et recule l'idée que le gallo serait un ensemble mal circonscrit de parlers éclatés.

Le problème est que ce concept n'est pas acceptable du point de vue de la typologie comparée des langues romanes. On appelle bien *gallo-roman* un ensemble roman principalement fondé par un substrat gaulois, *ibéro-roman* un ensemble fondé par un substrat ibérique etc. Ce qui pourrait alors faire du gallo un ensemble roman fondé par un

substrat breton. Mais les ensembles reconnus comme "X-roman" en dialectologie romane sont aussi des ensembles fortement divergents, en particulier sur les plans morpho-syntaxique et phonologique. De ce point de vue, les différences qu'aligne le gallo ne font au mieux de lui qu'un dialecte (éventuellement fortement typé) du gallo-roman septentrional. C'est ce qu'on a vu dans les pages précédentes.

Enfin, dernière difficulté, non des moindres, et à replacer dans la problématique générale du gallo. La partie orientale de la Haute-Bretagne ne peut avoir de substrat breton, n'ayant jamais eu de langue bretonne, voire même de colonies bretonnes durables.



## □ LES REALITES

Je verserai au dossier de la vitalité du gallo quelques remarques rapides sur sa vitalité, son homogénéité et sa résistance relative. En effet, si les travaux sur le statut et le militantisme sont importants quant à la promotion de la langue, ils seraient de peu d'intérêt sans appuis concrets sur le terrain.

### ■ Impressions d'enquêtes sur la vitalité

Après quatre années d'observation au sein de notre groupe, l'impression reste celle d'une grande vitalité du gallo. Une vitalité principalement liée à une faible mobilité des structures socio-économiques de la Haute-Bretagne. Un peu partout les locuteurs se déplacent assez facilement vers le code local, certains même ne disposant en gros que du code local. On notera que les enquêteurs constituent très rapidement leurs corpus, car des informateurs d'âges variables répondent volontiers, et *juste*<sup>54</sup>, si l'on peut dire. Dans l'ensemble, cela semble signifier que le gallo reste très vivant aux abords immédiats des villes, à plus forte raison dans les campagnes où l'on trouve régulièrement des locuteurs que l'on pourrait presque qualifier de "*monolingues*" ; en ce sens qu'il leur est quasiment impossible de *corriger* leurs productions en direction d'un français régional, à défaut d'un français qui serait neutre. Les cas comme celui que présente ici-même Pierre Boissel pour la Normandie sont assez fréquents, bien entendu en priorité chez des personnes âgées, mais pas seulement. Pour m'être souvent déplacé dans les campagnes du contact normano-breton, je peux assurer que l'on se retrouve régulièrement devant des interlocuteurs incompréhensibles ou difficilement intelligibles, encore une fois pas toujours très âgés.

Il semble que l'explication soit principalement sociologique et économique. Elle reposerait fondamentalement sur la structure

<sup>54</sup>Je veux dire par là qu'ils donnent avec facilité les formes prévisibles localement, proches des données d'atlas ou d'enquêtes précédentes. Comme je l'ai indiqué dans les *Cahiers de sociolinguistique n°1* (p.21 : "Changement et mythe de la pureté dialectale"), je ne veux pas dire pourtant qu'il s'agit des seules formes légales (d'un point de vue dialectologique trop étroit et récusable).

nucléaire éclatée des régions de bocage. On s'aperçoit en effet qu'il y a relativement peu de circulation humaine. Les carnets d'enquêtes fourmillent d'informateurs précisant que l'on vit d'abord à la ferme, au *village*<sup>55</sup>, autant de "noyaux sociolinguistiques". Ce sont souvent les services qui se déplacent vers le village (pain, alimentation, poste), alimentant ainsi une sorte de *repli ordinaire* des locuteurs ruraux. De nombreux individus ne se déplacent encore que rarement vers les centres, d'où cette opposition fréquente dans les explications (mais très surprenante à notre époque) du *village* au *bourg*. Enfin, bien que les déplacements soient aujourd'hui grandement facilités, on s'aperçoit que de nombreuses personnes ont peu quitté l'unité de base. Il faut d'ailleurs noter que ce principe d'immobilité perdure en cette fin de XXème. A l'occasion d'un voyage scolaire, j'ai pu vérifier par moi-même qu'une fillette de CM2 pourtant scolarisée au chef-lieu de canton (Saint-Brice en Coglès), découvrait la ville et la gare de Rennes (préfecture) où elle ne semblait donc pas avoir été conduite en onze ans !

#### ■ Compléments et nuances

Si un tel conditionnement géographique, économique et social paraît dans l'immédiat faciliter la bonne tenue du gallo sur le terrain de la Haute-Bretagne rurale, le tableau doit toutefois être nuancé.

● A l'exception des locuteurs qualifiés, avec réserve, de "*monolingues*", chez une majorité de locuteurs on semble en présence de *pratiques gallésantes* que l'on aurait beaucoup de mal à qualifier telles celles de *gallo*. C'est normal si l'on tient compte de la proximité syntaxique typologique remarquée entre français et gallo. Dans ces conditions, la trame générale varie peu et le locuteur imprime, à la demande, un profil plus ou moins gallo à ses énoncés. Il lui suffit alors d'adopter certaines prononciations, d'accentuer certains écarts morphologiques, de choisir certains mots régionaux voire locaux (pour aller vers le pôle gallo), ou de neutraliser au contraire ces écarts (pour aller vers le pôle français). En jouant habilement de cette situation de *continuum*, les locuteurs de ce type entretiennent au fond une discrétion étagée entre idiome régional et français, par une sorte d'instabilité

---

<sup>55</sup> Il faut rappeler que cette désignation, banale ici, est celle du "*hameau*" en français central.

linguistique institutionnelle qui permet au gallo de survivre comme langue *réservée*, même sous des formes atténuées. Et sans doute est-ce parce qu'il savent éviter l'affrontement radical (et qu'ils le font depuis longtemps) que les locuteurs de Haute-Bretagne préservent aussi bien leurs parlers maternels.

●Une catégorie cruciale pour l'avenir est celle des locuteurs jeunes. Si nombre d'entre eux portent un regard amusé ou moqueur sur le gallo, on y observe également des phénomènes d'attachement et de rémanence (voir ci-après).

●Enfin, toutes ces catégories sont plus ou moins touchées -et plus ou moins convaincues- par la reconsidération militante du gallo. Pour les uns par la recrudescence de spectacles, d'animations, de soirées gallésantes et folkloriques, pour les autres par l'Ecole (options "gallo" au collège, au lycée<sup>56</sup> etc.). Il est certain que cette effervescence ne laisse pas indifférents les locuteurs de Haute-Bretagne, qu'elle les passionne même assez souvent, engendrant des débats. Mais on ne saurait dire dans l'immédiat quelles en seront les retombées à terme sur le volume et la qualité des pratiques régionales.

#### ■ Eclatement et vitalité

Quand les gens parlent du gallo revient constamment l'argument de l'atomisation. Dans l'esprit des locuteurs actifs, le patois ou gallo varie considérablement d'un endroit à un autre, ce qui est perçu comme un trait contradictoire de cette aspiration à la langue dont nous avons traité plus haut. Il est vrai que le domaine de l'*ALBRAM* révèle des phénomènes d'émiettement accusé de la langue. Voir par exemple, à titre d'illustration, les cartes "Pois" et "Fois" proposées par Jean-Pierre Chauveau<sup>57</sup>.

Observons ici qu'il pourrait exister un lien entre cette fragmentation et la vitalité relative du gallo. Le morcellement de la langue renverrait au faisceau d'unités territoriales socio-économiques évoqué plus haut. Ainsi le gallo résisterait-il d'autant mieux au français qu'il est fragmenté et à ce titre, comme on l'a souligné, moins facilement perméable.

<sup>56</sup>Et depuis peu à l'université.

<sup>57</sup>J.-P. Chauveau, *Evolutions phonétiques en gallo* (1989), pp. 235 et 242.



Plus justement, ce n'est donc pas la fragmentation linguistique qui favoriserait la bonne tenue du gallo, mais encore une fois l'éclatement-autarcie des unités bocagères, qui les met relativement à l'abri de la pression française tout en entretenant activement un faisceau d'*identités locales*.

● **L'usure du gallo**

Plusieurs enquêtes semblent révéler un désintérêt apparent des jeunes gens à l'égard du gallo. Si ce désintérêt s'avérait réel, il ferait peser sur le gallo quelques sérieuses menaces à moyen-terme.

En réalité cette question de la transmission de la langue (et donc de l'avenir) est autrement plus complexe qu'il n'y paraît à première vue, pour des raisons diverses dont il est difficile de faire le tour. Rien ne dit par exemple qu'un locuteur de 18 ans aujourd'hui défiant vis à vis du gallo ne sera pas à son tour *gallésant de fait*<sup>58</sup> ou *consentant* dans une vingtaine ou une trentaine d'années. L'attraction de la centralité, de l'internationalité même (par le biais des médias, du sport, des variétés etc.) jouent à fond dans cette tranche d'âge et dans le moindre bourg. Mais c'est, par définition, une phase de la vie où l'on tente de s'affranchir du milieu familial et local. Ensuite, la plupart des jeunes d'origine rurale, pour des raisons fondamentalement sociologiques et économiques, paraissent "rattrapés" par leur environnement et donc au moins partiellement par le patois : c'est dans la commune que restent établis la plupart des enfants d'agriculteurs ; même ceux qui doivent quitter le secteur économique primaire répugnent à s'éloigner du noyau. Diverses enquêtes effectuées ces dernières années montrent couramment des sujets conscients de ce phénomène de retour aux pratiques gallésantes, d'une sorte de *mise en veilleuse* des savoirs locaux. Voir le cas extrême de cette informatrice de 29 ans citée en 1996<sup>59</sup>, hostile au gallo depuis son enfance jusqu'au moment de

---

<sup>58</sup>Sans compter le fait qu'il l'est déjà la plupart du temps, mais sans en avoir bien pris conscience. On dit très couramment qu'on ne sait pas parler gallo, ou qu'on ne veut pas, mais dans un français local pour le moins gallésé. Le plus souvent, dans ces cas, on s'attache surtout à marquer, à affirmer une distance par rapport aux plus vieux.

<sup>59</sup>F. Manzano, "Sur le statut...", pp. 28-29 (*De la gêne à la honte*).

l'enquête et se disant étonnée, *presque choquée* d'en avoir retenu autant.

On a donc intérêt à prendre du recul par rapport à une vision trop linéaire et simpliste du changement, qui tendrait à faire des jeunes gens un front radicalement avancé, forcément *en rupture* par rapport aux générations précédentes.

Il sera important de vérifier systématiquement dans l'avenir s'il y a bien *rétroaction sociolinguistique*, et comment s'effectue ce processus de récupération. On pourrait ainsi désigner l'aptitude de sujets relativement jeunes à maintenir un fond de connaissances locales pour l'essentiel passives<sup>60</sup>, susceptibles d'être revitalisées ultérieurement, à mesure que l'on s'avance dans l'âge adulte. C'est ce que feraient semblait-il la majorité des locuteurs, une partie seulement mettant purement et simplement fin à cette aptitude. C'est à mon avis une des seules explications valables de la rémanence dialectale, dont il faut chercher la source chez l'individu (donc dans l'évolution de ses opinions), mais chez un individu fondamentalement contraint par le groupe et les axes de reproduction du groupe. Ainsi peut-on comprendre qu'une minorité (plus ou moins importante) va toujours vers la centralisation, la francisation, pour des raisons diverses : position sociale, culture, âge, sexe etc. Mais encore faut-il que cette tendance soit stabilisée sociologiquement. Ce n'est, le plus souvent, pas le cas. C'est ce que je veux dire quand je déclare plus haut que la plupart des locuteurs sont ratrapés par leur environnement.

Voici, pour conforter ces hypothèses, quelques observations récentes relatives à la commune de Coglès, en Ille-et-Vilaine<sup>61</sup>. Il s'agit d'une commune très rurale, ancienne capitale du Coglais, sur la marche septentrionale de Bretagne, face à la Normandie. La région est connue comme très patoisante ; Le linguiste Amand Dagnet en provenait et, au

---

<sup>60</sup>Ce serait alors ce que l'on cache, que l'on méprise le cas échéant, mais la langue *couverait*, à proprement parler. Une langue capitalisée, stockée essentiellement par audition-imprégnation, mais affectant aussi superficiellement le français familial et local.

<sup>61</sup>Arrondissement de Fougères. Enquête de Maîtrise inédite de Jean-Yves Guillaume, sous ma direction (1996-1997).

début du siècle, avait décrit le parler du Coglais, confectionnant en particulier un épais glossaire<sup>62</sup>.

A partir d'une liste d'items tirés principalement de ce glossaire initial, Jean-Yves Guillaume a entamé une enquête sur les taux de conservation du lexique, définissant trois catégories d'âge : les très jeunes (ou moins de 20 ans, C par la suite), les adultes (moins de 60 ans, B par la suite), les anciens (60 ans et plus, A par la suite). Dans chaque catégorie, le lexique a été testé auprès d'une dizaine d'informateurs.

●●La logique linéaire voudrait qu'en se déplaçant du début à la fin du siècle et de A vers C, le taux de connaissance et de pratique du lexique varie à la baisse. On peut en tout cas le vérifier quand on considère le pourcentage moyen de reconnaissance<sup>63</sup> du lexique. Sur un ensemble de 84 mots on obtient les pourcentages moyens suivants :

76 % de reconnaissance pour A,

68 % de reconnaissance pour B,

31 % de reconnaissance pour C.

Cela veut donc dire que les anciens auraient perdu la connaissance et la pratique d'environ 1/4 des mots du gallo du début du siècle. Remarquons que cette tranche de locuteurs est à peu de choses près la catégorie C de l'entre-deux guerres. Eux ont été jeunes aussi, et il serait bien sûr intéressant de savoir combien de mots de la liste ils auraient reconnu avant 20 ans.

La déperdition entre A et B apparaît très faible.

En revanche, en passant de B à C, la chute est d'autant plus considérable que les jeunes disent souvent connaître des mots qu'ils ne pratiquent pas.

Que conclure de ce premier regard statistique. Que le gallo risque de reculer massivement à la fin du XXème et au début du XXIème

<sup>62</sup>"Le parler du Coglais" (Annales de Bretagne, 1905). Amand Dagnet, originaire de Saint-Etienne-en-Coglès, a laissé de nombreux ouvrages sur les parlers et traditions populaires du Pays de Fougères.

<sup>63</sup>Il faut préciser qu'en règle générale, plus on est âgé plus le lexique reconnu est en même temps un lexique pratiqué. De ce point de vue, le "décollement" constaté chez les jeunes est probablement significatif de la phase *passive* dans laquelle ils se trouvent.

siècle ? Ce serait sans doute accorder trop d'importance à la surface des phénomènes (exprimée par les chiffres), négliger du coup l'aptitude évoquée à la *réroaction*. Négliger aussi l'aptitude au changement qui existe en gallo comme en toute langue : on peut perdre des mots anciens mais aussi intégrer des mots nouveaux, créer, compenser, retrouver des mots plus anciens encore. Et cela, les pourcentages de déperdition ne le prennent pas toujours en compte.

Pour avancer quelques pistes d'interprétation, il faut donc observer de plus près certains profils d'évolution lexicale.

●●Les structures obsolètes

On remarquera d'entrée qu'il n'existe aucune formation qui serait seulement connue des plus anciens, ignorée des plus jeunes à des degrés divers (type A : X % ; B : 0 % ; C : 0%).

Quelques mots paraissant utilisés au début du siècle ne sont reconnus par personne. Ils sont peu nombreux<sup>64</sup>, du type :

LIPAUDER "Boire à l'excès". A : 0 % ; B : 0 % ; C : 0 %.

●●Les structures en voie de disparition (?).

Certaines formations semblent consacrer l'évolution linéaire. Déboucheront-elles sur une disparition<sup>65</sup> ? Rien n'est moins assuré. Voir tout particulièrement : *profils en creux*.

APOUYETTE "Etaï, tuteur". A : 89 % ; B : 69 % ; C : 0 %.

BELUETTE "Etincelle". A : 89 % ; B : 69 % ; C : 0 %.

●●Les structures fragilisées.

Certains jeunes les reconnaissent sans les utiliser régulièrement. Une partie de la catégorie les ignore, ou dit les ignorer. Dans ce groupe, les profils sont variables mais il y a une tendance générale à l'érosion<sup>66</sup>.

ABOMINER "Détester, insulter". A : 56 % ; B : 46 % ; C : 8 %.

BEGAOU "Bête, idiot". A : 89 % ; B : 69 % ; C : 46 %.

<sup>64</sup> Environ 3 % du corpus.

<sup>65</sup> Environ 6 % du corpus.

<sup>66</sup> C'est le groupe le plus important du corpus : 43 %.

RECTA(L) "Exact". A : 100 % ; B : 77 % ; C : 8 %.

SE MUSSER "Se cacher". A : 100 % ; B : 92 % ; C : 38 %.

Dans cet ensemble, le profil statistique semble parfois indiquer un changement relativement brusque de mode. Certaines structures appartiendraient aux "vieux", reculant d'un coup et chez les seuls jeunes :

CHARREYER "Charger". A : 100 % ; B : 100 % ; C : 38 %.

CA CHEUT "Il pleut". A : 100 % ; B : 100 % ; C : 38 %.

●●Les structures stables<sup>67</sup>.

Dans les cas suivants, on voit apparaître une sorte de lexique fondamental du gallo, relativement stable à travers les générations, mais aussi à travers la Haute-Bretagne (lexies pan-gallèses).

(ETRE) BENAISE "être bienheureux, satisfait". A : 100 % ; B : 100 % ; C : 92,31 %.

CLENCHE "Fermer à clé". A : 100 % ; B : 100 % ; C : 100 %.

CONIE "Corneille". A : 100 % ; B : 100 % ; C : 62 %.

HANNES "Vêtements". A : 100 % ; B : 100 % ; C : 92,31 %.

HUCHER "Crier, appeler". A : 100 % ; B : 100 % ; C : 100 %.

●●●Profils particuliers<sup>68</sup>.

Par rapport aux catégories précédentes, certains mots adoptent des distributions surprenantes. Ces distributions "anormales" ne sont pas forcément significatives ; mais elles pourraient aussi signaler quelques mouvements de variabilité diachronique.

●●●Profils en creux (= affaissement en B) :

AFFUTIAUX "Vêtements". A : 11 % ; B : 0 % ; C : 8 %.

AVOIR DU DEU "Avoir du souci". A : 100 % ; B : 92 % ; C : 100 %.

BANCELLES "Bancs de la cuisine". A : 100 % ; B : 92 % ; C : 100 %.

<sup>67</sup>Comme il faut bien un critère d'appréciation, on peut juger (relativement) stables des structures reconnues par au moins 1 jeune sur 2 (soit 50 % ou plus). Il y a dans ce groupe une vingtaine de formations (= 24 %).

<sup>68</sup>Cet ensemble disparate compte à nouveau une vingtaine de formations (= 24 %).

Ces profils pourraient montrer que des formations en recul dans une catégorie et une époque (ici : B) ne sont pas pour autant éliminées, mais plutôt mises en réserve et susceptibles de "reprendre" ultérieurement. En d'autres termes, les lexies considérées auraient été moins à la mode chez les jeunes et jeunes adultes dans l'intervalle 1960-1980.

●●●Profils en cloche (= progression en B) :

S'AFFALER "Tomber en avant". A : 78 % ; B : 85 % ; C : 46 %.

SEGACHER "S'écrouler". A : 0 % ; B : 15 % ; C : 0 %.

PETAQUE "Digitale". A : 0 % ; B : 8 % ; C : 0 %.

POGANEE "Cuite (avoir une...)". A : 11 % ; B : 16 % ; C : 8 %.

Cas de taux bien tranchés mais comparables. Sous réserve de vérifications, ils pourraient montrer qu'une génération est capable de générer et de moduler sa propre spécificité à partir d'un stock disponible (ici la catégorie B).

●●●Profils ascendants (= progression ascendante de A vers {B+C}, de {A+B} vers C, ou continue de A vers C) :

BATTRE DE LA GOULE "Parler abondamment". A : 33 % ; B : 54 % ; C : 54 %.

EVAILLER "Epandre". A : 0 % ; B : 8 % ; C : 8 %.

GRIGNOU "Pleurnichard". A : 0 % ; B : 0 % ; C : 8 %.

GUERNETTE "Grenouille". A : 0 % ; B : 15 % ; C : 31 %.

#### ■ Bilan : qu'est-ce que la vitalité ?

Sans doute pas l'aptitude à reprendre en bloc et sans modifications un patrimoine ancestral.

On rejoint très vite le débat que j'ai suggéré au sein de notre groupe, et à nouveau évoqué ici-même. Quelle serait la finalité d'une dialectologie uniquement préoccupée de "mots anciens", de "vrais mots", sinon celle d'occuper le terrain d'une *archéologie* du langage ?

On peut très bien se cantonner dans cette voie, mais il faut alors admettre que la dialectologie ainsi conçue est d'un intérêt limité en ce qui concerne le changement et la vie même du langage. Ce qui est en gros contraire à l'une de ses missions fondatrices : reconnaître les parlers régionaux, en faire la typologie, définir leurs fonctionnements.

L'idée que nous voyons apparaître de plus en plus nettement en cette fin de siècle est qu'il faut replacer l'ensemble des relations diglossiques dans la matrice générale du changement. L'aptitude au changement ne saurait être réservée aux seules langues nationales ou véhiculaires. Le moindre parler local évolue aussi, et dans le même temps qu'évoluent les langues de grande diffusion. Ce ne sont que les rythmes et les modalités qui varient, car les communautés sociales qui portent ces changements fonctionnent différemment. D'une formule hélas réductrice : pas de dialectologie sans sociolinguistique, sans linguistique sociale et générale tout simplement.

Portant depuis quelques années ce type de regard  *systémique*  sur la Haute-Bretagne, je dirai que les parlers regroupés sous l'appellation de  *gallo*  disposent d'une grande vitalité. Les pages qui précèdent tentent de le montrer. Je rappelle ici quelques lignes de réflexion.

● Les parlers gallo ne sont pas des  *parlers fossiles* . Il est dans la logique commune de la francisation et d'une certaine dialectologie de les désigner ou sous-entendre comme tels. Or un parler fossile est soit un parler limité à quelques individus (généralement vieux), soit un parler appartenant déjà au passé. Ce n'est pas le cas, à l'évidence.

● Il y a bien des indices de péremption dans le gallo, d'usure, comme nous l'avons souligné. Mais la "surface de recrutement" du gallo (ou des parlures gallésantes, si l'on préfère) reste importante, et le restera probablement tant que la cohésion socio-économique et culturelle de la Haute-Bretagne ne sera pas massivement retouchée.

● Mais il y a aussi les indices de reproduction, de relance de mots anciens, de création du gallo. Il serait imprudent de les juger superficiels, car en réalité on ne sait pas sur quoi ils déboucheront. Et du point de vue du linguiste, le seul fait qu'ils existent est déjà un révélateur de bonne santé, eu égard aux nombreuses langues qui dans le monde ne peuvent plus, ne savent plus réagir et disparaissent.

● Autre facteur de vitalité, le fait que le gallo (par ses militants et ses locuteurs) fasse de mieux en mieux le tour de sa dimension identitaire originale, version positive de la minoration au sein du  *magasin dialectal*  et dans le cadre politique français.

● Reste une inconnue, qu'il faut pourtant évoquer. Celle des évolutions ultérieures de l'ensemble culturel et politique européen. Les

langues régionales sembleraient plutôt devoir en tirer profit, avec certains leaders charismatiques comme le catalan, dans le domaine roman. Mais jusqu'où cette aspiration positive jouera-t-elle ?

Dans cette aventure du XXI<sup>ème</sup> siècle les utilisateurs et défenseurs du gallo trouveront-ils l'énergie et les méthodes pour dépasser les handicaps plus haut constatés ?

Ou au contraire le gallo se retrouvera-t-il plus encore noyé au sein d'une composante *francophone* de l'Europe ?

Il n'y a pas dans l'immédiat de réponse possible à ces questions, ce qui montre bien, indirectement, que la vitalité du gallo n'est pas une simple vue de l'esprit. Car répondre autoritairement voudrait dire que l'on sait tout du gallo.

On comparera utilement avec la situation du franco-provençal, dont nous a entretenu Fernande Krier. Idiome pourtant plus distinct typologiquement du français (n'appartenant pas à la langue d'oïl) et dont l'avenir semble pour le moins menacé à court-terme.



## □ CONCLUSIONS

■ Du point de vue français "central", les quelques détails qui viennent d'être donnés, permettent de voir très vite que le gallo est une sorte de dépositaire de structures vieilles, parfois franchement dépassées. Ce que j'ai appelé *magasin dialectal*. Au fond du raisonnement, les provinciaux, par défaut de dynamisme (une sorte d'incapacité au changement, contradictoire de la dynamique française), auraient gardé la majorité des traits typologiques que le français a évacué en trois siècles environ. Bien entendu, on ne peut limiter ce dualisme à une opposition simpliste France (= Ile-de-France) vs. Haute-Bretagne. La dialectique est bien plus dispersée : une ville comme Rennes est lourdement francisée dès le XVIIème siècle, les bourgeois masquant de mieux en mieux dès cette époque leurs pratiques gallésantes ; à l'inverse, comme l'ont montré différents travaux et atlas, les structures dialectales se conservent assez bien aux abords même de Paris dans cette deuxième moitié du XXème siècle<sup>69</sup>. Cela est possible dès lors que les principes routiniers de l'organisation des sociétés rurales locales sont peu retouchés, seulement modifiés superficiellement.

■ Il est normal, de bonne guerre, que les militants du gallo adoptent un point de vue inverse, qui consiste à valoriser l'aspect "*dépositaire linguistique*" de la Haute-Bretagne, à voir donc le *magasin dialectal* de manière positive cette fois<sup>70</sup>. L'idée principale, qui fait son chemin ces dernières années, est que la Haute-Bretagne, comme d'autres régions de l'ouest, n'a pas à rougir de ses parures maternelles (qu'on les appelle patoi(s), dialecte(s) ou langue). Il faudrait même apprendre à convertir et resituer systématiquement de manière positive tout ce que l'acculturation française tend à railler dans sa

<sup>69</sup>Voir différents travaux de M.-R. Simoni-Aurembou.

<sup>70</sup>Ce thème de l'archaïsme éventuel du gallo est habituellement versé au débat et repris par les militants comme base de relance. Voir, parmi d'autres, ce titre : "Le parler gallo, résidu archaïque ou germe de renouveau ?" (Interview de Gilles Morin et Fernand David, "Le peuple breton", mai 1979).

propre logique. En un mot, mis à l'honneur par les militants des années 80, il faut apprendre à se *chomer* ou *rchomer*<sup>71</sup>.

■ En ce qui concerne l'affirmation de la langue et le concept de *britto-roman*, on peut comprendre que ce dernier soit au débouché d'une quête d'identité et de légitimation linguistique. Le fait que le concept paraisse trop hâtif et en tout état de cause non conforme aux observations de la linguistique romane, illustre bien les difficultés d'une restauration sociolinguistique à la fin du XXème siècle. Le gallo doit en quelque sorte rattraper le retard pris sur différents parlers régionaux, retards dans la connaissance de la langue elle-même, retards conceptuels, orthographiques, sur le breton bien entendu<sup>72</sup>, mais aussi sur les idiomes du midi de la France, qui ne manquent pas d'inspirer la Haute-Bretagne dans la décennie 70 : occitan, catalan, basque. Dans ce mouvement, à la vérité, le militantisme gallésant fait connaissance de ses propres données, de ses limites et de ses tâches.

A regarder ce qui se passe ailleurs en France, on apprend par exemple que les "renaissances" précitées ne se produisent jamais *ex nihilo*. L'occitan des années 70, par exemple, ne provient pas sur rien. Il peut se fonder sur plus d'un siècle de travaux linguistiques et militants, une base qui lui a seule permis d'avancer franchement sur les terrains clefs de la sociolinguistique et de l'enseignement de la langue régionale. Le gallo ne dispose pas d'un tel vivier, et l'on semble en prendre conscience depuis quelques années.

On expérimente aussi la difficulté provoquée par la proximité typologique du français. Les idiomes précités, à des degrés divers (comme le breton), paraissent pouvoir progresser à partir d'une affirmation légitimée de *langues*. En réalité, cette difficulté semble avoir généré deux stratégies divergentes chez les défenseurs du gallo dans les années 80<sup>73</sup>.

●D'une part une mouvance militant pour l'autonomie du gallo, soit qu'on aille chercher la légitimité du côté du breton, soit qu'on tente

<sup>71</sup>"*Se dresser, se redresser*".

<sup>72</sup>Ce qui attise d'autant les difficultés intra-bretonnes du gallo.

<sup>73</sup>Je me base ici principalement sur les débats que nos programmes de recherche ont suscité ces dernières années, à l'occasion de différentes rencontres organisées à l'université.

d'établir l'originalité du gallo en France et dans la Romania. C'est une ligne plutôt dure, une ligne qui soulève et soulèvera forcément des oppositions tant chez les linguistes que chez les locuteurs de la langue vivante à travers la Haute-Bretagne<sup>74</sup>, car elle se révèle fondamentalement en désaccord avec ce que ressentent les uns et les autres quand ils parlent. Il ne suffit pas de déclarer que le gallo est une langue, *la troisième langue de Bretagne*<sup>75</sup>, pour qu'il le devienne aussitôt avec toutes les acceptions qu'implique cette dénomination<sup>76</sup>.

●D'autre part une mouvance qui paraît aujourd'hui mieux admettre le statut de dialecte de langue d'oïl pour le gallo, bien que l'appellation même de *dialecte* heurte beaucoup dans cette mouvance, peut-être par défaut d'explication. Par cette voie modérée, on ira sans doute de plus en plus vers la mise en valeur des caractères linguistiques et culturels propres au gallo. Ainsi pourrait-on peu à peu fonder une sorte de cas spécial dans la classification romane et particulièrement au sein de la langue d'oïl, par une sorte d'équilibrage entre deux principes à maints égards antinomiques :

●●celui de la nature fondamentalement romane de la Haute-Bretagne, une région très proche des régions romanes voisines de Normandie, du Maine etc. C'est un des éléments de l'identité collective

<sup>74</sup>Cet état d'esprit constitue une part importante des opinions émises par les locuteurs gallophobes sur le gallo, spécialement chez les informateurs âgés. Cf. F. Manzano, "Sur le statut...", p. 32 et suiv.

<sup>75</sup>Ce thème du trilinguisme breton apparaît régulièrement dans les propos des militants dans les années 70-80. Avec le breton et le gallo dans le rôle des langues régionales, le français dans le rôle de la langue d'Etat et langue véhiculaire, voire coloniale pour certains.

<sup>76</sup>Ce genre de débat est propice à des amalgames difficiles à éviter. L'une des grandes idées (banalisée par la sociolinguistique régionaliste et polémique de la décennie 70) est ainsi que dans le cadre diglossique, le français n'est au fond devenu une *grande* langue, une *vraie* langue qu'en péjorant et en dévitalisant les idiomes (= autres langues) qu'il écrasait dans sa progression. Dont le gallo. D'où cette conséquence qu'en *se redressant*, le gallo peut reconquérir le statut de langue qu'il *aurait perdu* dans l'histoire. C'est là précisément un glissement qui tend à mettre le gallo sur le même plan que différents idiomes de France dont le statut de langue est typologiquement assuré (exemple de celles qui sont citées plus haut, mais aussi alsacien, flamand, corse etc.). Parfois même, chez certains apparaît une position simpliste, tirée du structuralisme le plus généraliste et démagogique. Dans ce cas *système verbal de communication = langue*, ce qui permet le cas échéant de qualifier de langue n'importe quel système de communication.

de la Haute-Bretagne, même s'il implique comme je l'ai montré ailleurs et rappelé ici, une forme de névrose collective...

●●il y a d'autre part ce que l'on ne peut enlever à la Haute-Bretagne, la composante historique de son identité, qui cette fois la met totalement à part dans les régions de langue d'oïl. La "frontière" entre Bretagne et provinces voisines, comme nous l'avons souligné dans nos programmes de recherche, est une donnée patente, stable, qui conditionne les mentalités avant l'annexion française bien sûr, mais aussi depuis et jusqu'à notre époque. A y regarder de près, c'est là un cadre non négligeable d'automomisation sociolinguistique du gallo en cette fin de XXème siècle.



# Vitalité des Parlers de l'Ouest

et du Canada francophone  
à la fin du XX<sup>e</sup> siècle

.....

A la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les parlers dialectaux de l'Ouest de la France et du Canada francophone paraissent plus que jamais soumis à des pressions sociolinguistiques considérables. Que ces pressions viennent du français central, ou de l'anglais au Canada, dialectologues et sociolinguistes s'interrogent sur les modalités de résistance, de réfection, des parlers vernaculaires. A quel point les pratiques dialectales locales imprègnent-elles les modes d'expression communs dans ces régions ? Pourquoi et comment se reproduisent-elles ? Ont-elles un avenir, et si oui sous quelles formes et dans quelles conditions ?

Pour donner quelques éléments de réponse à ce type de questions, on adopte ici le croisement des points de vue de l'histoire, du terrain et des cheminements identitaires.

On ne peut ainsi manquer d'observer la stabilité des traits typologiques de l'Ouest, que l'on repèrera tout aussi bien dans une mazariade du XVII<sup>e</sup> siècle qu'à la fin du XX<sup>e</sup> dans un village du Cotentin. Partout, les parlers locaux semblent fortement ancrés et la fin des récoltes dialectologiques n'est sans doute pas pour demain.

Cette surprenante vitalité des parlers régionaux à la fin du XX<sup>e</sup> siècle n'est guère compréhensible si l'on se prive d'un regard attentif sur les genèses identitaires dont ils sont l'expression. Des identités constamment en travail à travers des parcours souvent peu manifestes, voire souterrains, des identités qui peuvent aussi se révéler brutalement, alors même que les observateurs les croient dépassées.



Université Rennes 2  
Haute Bretagne



9 782868 472762

ISBN 2-86847-276-1

150 F